

Si je devais m'en tenir à une phrase et une seule, je dirais ceci : La voie a pour objet de faire émerger un sujet responsable et aimant capable de participer selon sa vocation propre à la guérison plutôt qu'à la maladie du monde.

J'ajouterais qu'il existe des degrés de maturation intérieure : depuis l'émergence d'un sujet digne de ce nom jusqu'à ce que diverses traditions considèrent comme l'ultime libération. On notera que je définis l'objet de la voie du point de vue de la relation et non d'un état de conscience particulier. La qualité de relation procède en effet du degré de conscience, et le plus sublime des états de conscience est vain s'il ne se traduit pas en qualité de relation. Cela dit, un ermite — vocation exceptionnelle — peut, de par sa qualité de communion silencieuse, être davantage en relation qu'un attaché de presse...

p. 17

La voie et les voies

La voie n'est pas une religion, en cela qu'elle transcende les religions et traditions spirituelles. Elle est présente à l'origine de toute religion ou tradition spirituelle dont elle est le cœur caché et, avec le temps, oublié, mais aucune religion ou tradition n'en détient le monopole. Elle s'y manifeste sous différentes formes.

Je parle ici de “la voie”, on pourrait bien entendu parler aussi “des voies”. Chaque voie spécifique est une déclinaison, une manifestation de “la voie”, un possible chemin vers un but qui transcende toutes les voies. Je pourrais à titre d'illustration me référer à la musique : le raga indien, la musique dite de chambre, le rock, le folk, le blues, les chants berbères... Tout cela, c'est de la musique, manifestée sous des formes diverses, lesquelles formes naissent au sein d'une culture, d'un contexte géographique, social, historique. Et au final, quelles que puissent être les différences entre ces formes de musique, chacune véhicule par le son, les instruments, les voix, le rythme, quelque chose de l'humain célébrant et transcendant son humanité. De même que toute forme de musique participe de la musique, toute voie spécifique participe de “La voie”, de l'immémoriale aspiration de l'être humain à se relier, à se connaître lui-même en tant que partie du Tout.

p. 18

Je vais inévitablement souffrir ma part de souffrance et, le moment venu, vieillir peut-être, plus ou moins mal, plus ou moins bien, et enfin mourir, plus ou moins en paix. Et tout ça... à quoi bon ?

On pourrait encore poser l'enjeu autrement : est-ce que je mourrai un peu moins idiot que je ne suis arrivé ? Est-ce que j'aurai appris quelque chose, est-ce que j'aurai mûri ?

N'apprend-on pas, me dira-t-on, par le simple fait de vivre ? Je ne crois pas, ou si superficiellement... L'immense majorité des êtres humains n'apprennent rien, ou pas grand-chose, d'important. Je ne parle pas bien sûr en termes de savoirs, mais en terme de qualité d'être. Ils naissent, vivent, souffrent, luttent, espèrent, mais ils n'apprennent pas grand-chose en vérité.

Si, donc, l'on s'engage sur une voie, c'est pour apprendre à être. Bien sûr, étant vivant, je “suis”, naturellement et sans effort. Mais suis-je conscient d'être ? Ou plus exactement, suis-je conscient d'être conscient d'être ? Et surtout, suis-je unifié ? Suis-je parvenu à l'état de sujet conscient, et par conséquent responsable, ou bien celui* que l'on désigne par mes noms et prénoms ...

[“seulement”, pourrait-on indiquer] n. du transcritteur

p. 21

Une “voie”digne de ce nom ne propose pas uniquement une démarche de réflexion, même très pointue, mais toujours des exercices, un ensemble de “moyens habiles” — selon l'expression bouddhiste pour non seulement élargir son horizon intellectuel mais mûrir, s'engager dans une dynamique de maturation de l'être. Le principe même de toute voie repose sur une distinction entre “savoir” et “être”. On peut savoir beaucoup de choses, être agrégé ou docteur en philosophie et demeurer très immature du point de vue de l'être.

p. 22

Si j'ai trouvé un “sens”, il ne s'agit certes pas d'un “sens” linéaire ou de quelque « explication exhaustive du monde ».

Une croyance répandue dans les cercles préoccupés de spiritualité voudrait que la vie ait un sens, qui plus est détenu et transmissible par certains. De fait, la plupart des grands mystiques, sages — quel que soit le mot utilisé pour désigner les témoins de la vie spirituelle au plus haut niveau —, pointent vers un sens ultime, une tout autre perspective dans laquelle, au final, tout fait sens. La difficulté étant que nous n'avons pas accès à cette perspective dans les états de conscience ordinaires et qu'elle ne saurait être explicitée en mots et concepts. Toutes les réponses de sages que j'ai pu lire ou entendre à cet égard n'expliquent rien ; elles évoquent cette autre perspective, généralement en soulignant l'inutilité de se casser la tête sur ces questions.

p. 24

La question, selon moi, n'est pas tant que les événements de l'existence aient ou non un sens, mais plutôt de voir dans quelle mesure nous pouvons donner du sens à ce qui advient. Dans cette perspective, le sens n'est pas donné, il dépend de notre pratique.

Ce qui est est, autrement dit ce qui de fait advient advient en tant que résultat d'inextricables chaînes de causes et d'effets, dont quelques maillons sont identifiables et dont tous les autres se perdent dans la nuit des temps et l'infini des causalités. La maladie, l'accident, l'événement humainement ressenti sur le moment comme heureux ou malheureux n'ont en eux-mêmes et a priori pas davantage de sens que l'averse ou la canicule. La pluie tombe en une zone géographique donnée, selon une chaîne de causes et d'effets plus ou moins appréhendée par les météorologistes. A chacun ensuite de lui attribuer plus ou moins de “sens”, négatif ou positif, selon sa situation

et ses attentes. L'agriculteur aux prises avec la sécheresse peut y voir la réponse à ses prières ; le vacancier ou le professionnel du tourisme, une manifestation de sa malchance congénitale...

« Tout est neutre, c'est vous qui qualifiez de bon ou de mauvais », affirme Swâmi Prajnâpad.

p. 25

... peu importe comment, pourquoi, selon quel enchevêtrement de causes et d'effets que l'entendement humain ne pourra de toute façon jamais appréhender dans leur intégralité. Quoi qu'il en soit, voilà les cartes que j'ai en main. La question n'est pas tant de savoir comment j'en suis arrivé là, mais comment je vais jouer avec ces cartes-là.

Prenons l'exemple d'une épreuve, quelle qu'elle soit : maladie, deuil, perte, conflit... Il se peut que cette épreuve, comme on le dira dans une optique religieuse, ait un sens, qu'elle me soit “envoyée” pour me faire progresser. Reste que, là aussi, l'unique et cruciale question demeure identique : vais-je extraire ce sens ? Vais-je relever le défi et saisir l'opportunité ? Toute épreuve me défie en cela qu'elle va contre mon souhait naturel d'être épargné, me confronte à mon impuissance ; toute épreuve est une opportunité en cela qu'elle est susceptible de me réveiller, de me pousser à approfondir ma pratique, à élargir mon champ de vision. Donc, que je considère les événements comme ayant en eux-mêmes “un sens” ou comme étant “neutres”, cela revient au même. Ce qui m'advient m'advient et voilà qui n'est pas discutable. Il m'appartient d'en extraire le sens. Là réside mon travail, ma part, ma responsabilité de créature.

p. 28

C'est donc l'être humain qui, de par sa relation à ce qui est, sinon crée le sens, en tout cas l'extrait.

Pour la personne emprisonnée dans sa mécanicité, ce qu'on nomme “la vie” et tout ce qui y arrive n'a en vérité pas grand sens. Les choses arrivent, voilà tout : naissance, mort et, entre les deux, événements multiples et divers, réussites, échecs, circonstances favorables et défavorables... Il se peut que notre conditionnement inclue l'adhésion à un sens édicté sous forme de religion, d'idéologie, voire de « démarche spirituelle ». Ce “sens” qui ne se révèle pas au plus profond de nous-mêmes mais procède d'une adhésion idéologique ne pèsera pas lourd face à l'épreuve, à la perte, à ce réel contre lequel on se cogne. D'où, par exemple les agonies parfois bien difficiles de “croyants” alors que de parfaits athées s'en vont paisiblement. L'Histoire n'a a priori pas de sens.

p. 29

Autrement dit, oui, le sens n'est pas automatiquement donné avec ce qui advient et nulle autorité extérieure, aucun “enseignement”, si profond soit-il, ou “explication du monde” ne sauraient le fournir sous forme prédigérée. Le sens ne réside pas dans des

interprétations, quelles qu'elles soient et quelle que puisse être leur éventuelle pertinence. Le sens est à chercher et à trouver au plus intime de soi par un processus de pratique, une conversion, une manière différente d'entrer en relation avec le réel.

Les enseignements spirituels dignes de ce nom ne sont pas pourvoyeurs de sens : ils nous indiquent une ou des manières de nous y prendre pour nous donner une chance d'accéder au sens.

Ils ne nous fournissent pas “un sens” qui serait unique et préétabli — autrement dit une grille d'interprétation prétendument universelle —, mais mettent à notre disposition des outils pour extraire le précieux sens de la masse du réel brut, au prix d'efforts soutenus et d'une intention plus forte que nos mécanismes. Les idéologies religieuses ou politiques — et à l'extrême les intégrismes et totalitarismes — ont cette prétention, que n'a pas une transmission spirituelle authentique.

p. 30

Quant aux intentions de la vie dont parle la citation de Jacques Castermane mise en exergue au présent chapitre, s'il y a intention de la vie et de l'être, n'y aurait-il pas un sens ?

Sans doute, mais en tant que direction plutôt qu'explication, comme on parle du sens du vent. Le sens de la vie, c'est de devenir pleinement consciente d'elle-même en cette forme qui la reflète momentanément, l'être humain que je suis. Le sens de l'être, c'est de se connaître étant en moi. De ce point de vue, le sage, l'être “réalisé”, est l'aboutissement de l'humain. L'humain ne peut pas aller plus loin. En s'accordant à la dynamique de la voie, de la maturation spirituelle, la personne trouve “le sens” puisqu'elle va dans le sens de l'évolution.

p. 31

La voie est-elle “pour tout le monde” ?

À l'heure où nous parlons, il est question de méditation à la radio, dans les entreprises et même à l'assemblée nationale... Des concepts et notions spirituelles se diffusent un peu partout. Et pourtant, ce qui est traditionnellement appelé “la voie” n'est pas pour tout le monde mais pour une minorité. Il en a toujours été et en sera a priori toujours ainsi. Est-ce à dire que la voie serait réservée à une élite ? Non, à moins “qu'élite” et “minorité” soient toujours synonymes. La voie n'est pas en elle-même réservée à une catégorie sociale ou intellectuelle.

Certes, pouvoir se poser des questions d'ordre spirituel est un privilège et même un luxe. Vivre dans un pays en paix où l'on a loisir et liberté de cultiver toutes sortes d'intérêts sans devoir lutter au quotidien pour sa survie et la préservation de ses droits fondamentaux favorise a priori la vie spirituelle, tout comme l'expression artistique, la réflexion intellectuelle... Voilà une évidence, mais une évidence relative puisqu'une intense vie spirituelle peut se déployer dans des conditions très difficiles, voire extrêmes, au cœur du dénuement, de la tragédie, de l'aliénation.

La voie n'est donc en rien réservée à une caste quelconque. Par contre, elle n'intéresse vraiment, dans les faits, qu'une minorité. Elle n'est en aucun cas réservée à une

minorité, mais seule une minorité est prête à s'y engager vraiment. En effet, "s'intéresser à la spiritualité" n'équivaut pas à être engagé sur une voie. Un être humain engagé sur la voie n'est pas quelqu'un qui saupoudre son existence d'une pincée de "spiritualité"

p. 32

Un être humain engagé sur la voie est quelqu'un dans l'intime duquel prend place au jour le jour et jusqu'à sa mort un travail de dénuement, une dynamique qui procède fondamentalement d'une perte plutôt que d'une acquisition, même si cette perte constitue un inestimable gain. « Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra la retrouvera. » (Jean 12, 25-26.) Tout le monde a envie de "gagner", d'acquiescer : davantage de santé, de bien-être, de contrôle, d'efficacité, de "bonheur". Mais qui est prêt à "perdre" ?

Perdre quoi, au juste ? Ses illusions, l'attachement et l'identification à ses illusions : illusions sur soi-même, l'autre, le monde... Sa souffrance, sachant que si tout le monde prétend vouloir être heureux, rares sont celles et ceux prêts à lâcher leur souffrance, et par là même leur conception du "bonheur", c'est-à-dire moi sans ma souffrance. Perdre son égocentrisme, l'illusion d'exister séparé, l'illusion de contrôler. Perdre ses jugements, son image figée de soi, l'identification à ses opinions. Perdre ses vertueuses indignations, sa prétention, ses revendications.

Que la méditation et d'autres outils issus de la voie passent dans le domaine public et soient ainsi utilisés dans différents contextes où ils sont susceptibles d'amener des améliorations est sans doute une bonne chose. Il n'en importe pas moins de ne pas tout confondre et de remettre les choses à leur place.

p. 33

La dynamique de la voie est par essence ésotérique : non au sens romantique poussiéreux d'un quelconque Secret de la Grande Pyramide, mais au sens de : « caché aux yeux non encore ouverts ». « Ils ont des yeux mais ne voient pas ; des oreilles mais ils n'entendent pas. » (Jérémie 5, 21.)

[...]

« Personne ne cache rien. Il n'y a pas le moindre mystère. Mais l'acquisition ou la transmission de la vraie connaissance exige un grand labeur et de grands efforts, aussi bien de la part de celui qui reçoit que de celui qui donne ».

p. 34

Un maître peut être silencieux, peu actif. Il peut ne pas du tout s'occuper de l'accompagnement des personnes, ne pas particulièrement les faire "travailler" autrement que par sa seule présence — ce qu'en Inde on appelle le darshan —, le fait de se trouver en présence physique du maître et de ce seul fait d'en recevoir une bénédiction.

Ainsi, la fonction "maître" ne va pas toujours et nécessairement de pair avec la fonction "instructeur". L'instructeur, lui, instruit, autrement dit il fait travailler les

personnes qui le lui demandent de manière plus active, souvent en entrant dans certains détails de leur existence, en exploitant des situations relationnelles. Il utilise une forme ou une autre de pédagogie et de “moyens habiles”, des pratiques, des outils de travail pour donner aux élèves la possibilité de mûrir et s'ouvrir. L'instructeur s'implique de diverses façons dans l'existence de ceux qui s'investissent auprès de lui.

Un maître, donc, n'exerce pas forcément cette fonction d'instructeur, ou parfois seulement pour une poignée d'élèves très proches, même si des milliers de personnes se veulent disciples du maître en question. Certains, tout en étant des maîtres, exercent aussi une fonction d'instructeur ; d'autres non, parce qu'ils ne sont appelés qu'à témoigner par leur présence, leur rayonnement, éventuellement des paroles essentielles. Il ne s'agit pas tout à fait de la même fonction, même si les deux peuvent être réunies en un seul être humain.

p. 39

Un instructeur, donc, n'est pas nécessairement un maître. Ce peut être, c'est souvent en pratique, un élève qualifié, donc “avancé”, expérimenté et mûr, apte à guider d'autres sur la voie.

p. 40

Un “instructeur” peut ainsi être tout à fait qualifié sans avoir atteint le degré d'accomplissement et de réalisation d'un maître. Et tant mieux, car les maîtres sont rares. Les instructeurs dignes de ce nom aussi, cela dit, et de plus en plus, contrairement aux “éveillés” qui poussent comme des champignons — de par la confusion qui règne —, mais ils sont tout de même moins rares.

p. 41

Certains élèves sur la voie mûrissent beaucoup plus avec l'accompagnement d'un instructeur qualifié que bien des adeptes de “grands maîtres” qui considèrent justement que leur maître étant “grand”, quand ce n'est pas “le plus grand”, l'admirer et croire en lui suffit.

Serait-ce à dire qu'un maître qui ne ferait pas aussi office d'instructeur ne suffirait pas ? La réponse est sans doute que cela dépend pour qui.

p. 46

... il y a des personnes, nécessairement en plus petit nombre, qui tout en partageant cette foi et cette dévotion dans le secret de leur cœur ont compris qu'il s'agissait de travailler, qu'admirer et aimer le maître ne suffisait pas, voire pouvait maintenir dans une dépendance infantile. Par-delà la présence et le rayonnement du maître, ces personnes s'évertuent à comprendre l'essence de son enseignement, la ou les pratiques qu'il propose (et je ne parle pas seulement de pratiques ou observances formelles). Au final, la proximité réelle avec un maître n'équivaut pas à une proximité physique, même si cette dernière peut jouer un rôle pendant un temps. Être “proche” d'un maître c'est le rejoindre en son esprit, se rapprocher de la perspective à partir de

laquelle il entre en relation. On peut être le meilleur ami du maître, son frère, sa sœur, sa femme, son mari, son enfant, on peut travailler quotidiennement avec lui ou elle sans au final être vraiment proche, en tout cas spirituellement.

La grâce, donc ne suffit pas. Le travail est nécessaire, et c'est l'instructeur, maître ou non, qui nous fait travailler. Il ne travaille pas à notre place mais nous transmet des outils et nous suit dans les étapes de notre travail.

p. 47

Je ne crois pas qu'une personne découvrant un lieu spirituel dont le maître n'est plus en ce monde arrive "trop tard", même si je peux bien comprendre une forme de regret de n'avoir pas approché le maître. Et je suis convaincu de la possibilité pour une personne réellement motivée de faire beaucoup de chemin en s'appuyant sur un tel lieu. Je dirais même que les possibilités sont bien plus importantes que ne se le représentent la plupart, y compris les habitués du lieu.

p. 51

En ce qui concerne les "gourous", ce phénomène s'est sans doute accentué ces dernières décennies avec l'arrivée en Occident de « maîtres » — les guillemets sont importants ! — peut-être sincères au départ, mais qui n'étaient en rien libres des grandes fascinations (argent, sexe, reconnaissance). Aussi ont-ils perdu les pédales face aux opportunités sexuelles, à la quantité d'argent, de moyens et de reconnaissance mise à leur disposition, simplement parce qu'ils étaient porteurs d'un message millénaire et vêtus d'un habit traditionnel. Ajoutons à cela toutes les dérives sectaires, les "éveillés" qui se permettent n'importe quoi...

p. 53

... il est salutaire que les dérives et abus soient exposés dans toutes les sphères du pouvoir ; ne plus parler que de ces égarements, mettre sans cesse le projecteur sur la corruption et les scandales a quelque chose de malsain.

Cette vision de la relation maître élève comme essentiellement aliénante et infantilisante me paraît donc procéder d'une blessure. C'est une réaction émotionnelle, non consciente par définition, et ensuite plus ou moins bien argumentée.

p. 54

La difficulté étant encore une fois que, dans notre contexte culturel grand blessé de l'autorité, toutes ces questions tendent à être systématiquement abordées du mauvais point de vue, celui de la blessure émotionnelle non consciente. De même qu'il est absurde et dangereux de n'aborder la politique que sous l'angle de ses dérives, il est erroné de n'aborder la relation maître disciple que par le biais de ses pièges. Tout cela étant dit, je ne nie pas la dimension patriarcale présente dans certaines traditions et considère comme nécessaire et inévitable que les formes de la transmission au sein d'une lignée évoluent avec le temps et les changements culturels. A condition de ne pas se vider de leur essence.

p. 55

Plus précisément, une expérience d'éveil peut remettre en cause le principe de l'ego, nous montrer ou nous faire entrevoir qu'il n'existe pas de moi possesseur contrôleur et séparé, juste une fonction d'individuation et de différenciation nécessaire à la bonne marche de l'existence humaine... En elle-même, une telle expérience peut s'avérer précieuse et susceptible de changer notre vision de nous-même comme du monde. Cela dit, cette expérience va-t-elle me transformer dans ma manière de fonctionner au quotidien ? La quasi-totalité du temps, non. Ou alors, c'est l'Éveil "pièges" au sens fort, une rare réalisation qui advient en une personne préparée, un réceptacle suffisamment "au point" pour supporter cette réalisation et l'intégrer. Voilà tout le sens de ce qu'en Inde on appelle traditionnellement la *saddhana* ou ascèse, le chemin progressif par lequel un véhicule humain se purifie, se dépouille. On pourrait dire que c'est une affaire de circuits internes.

p. 57

La raison pour laquelle nombre "d'éveillés" s'avèrent si décevants à l'épreuve du temps et surtout du quotidien, voire manifestent une fois en position de pouvoir un manque d'intégrité, est que quelle qu'ait pu être la puissance de la ou des expériences qui leur ont conféré charisme et inspiration, ils continuent en fait à fonctionner de manière tout à fait ordinaire, à partir de l'ego et du mental. L'ego a été remis en cause dans son principe, peut-être, il a été vu comme une illusion, sans doute, mais cette vision ne tient pas la distance dans le temps et au fil du quotidien, des relations, des enjeux affectifs, sexuels, financiers, ou de reconnaissance. Les circuits internes n'ont pas été modifiés. Certains "éveillés" en sont même venus, je suppose en toute bonne foi, à théoriser leur propre médiocrité humaine avec des discours expliquant que l'éveil n'avait rien à voir avec le comportement. En gros, on peut en arriver à cette idée perverse, qu'un "éveillé" peut fort mal se comporter, abuser des autres, mentir, se montrer égocentrique et capricieux, être avide de reconnaissance, mais que cela n'altère en rien la dimension de l'éveil.

p. 58

Un enseignant spirituel digne de ce nom se doit donc d'être non pas parfait, mais libre, c'est-à-dire non contraint. Donc, en pratique, même si cela sonne comme un grand mot, non corrompible. Ou tout simplement intègre. Un enseignant spirituel susceptible d'être facilement emporté par ce qu'on appelait autrefois ses "passions" — qu'on peut aujourd'hui appeler les "émotions", mais ce terme prête à confusion si on ne l'entend pas au sens précis dans lequel l'emploie Swâmi Prajnânpad — n'est tout simplement pas, ou en tout cas pas encore, assez qualifié.

p. 59

Je n'ai jamais considéré, même dans des périodes où l'infantilisme imprégnait ma perception, qu'Arnaud, ou toute personne que je considérais comme un "maître" ou

un instructeur digne de ce nom, m'était intrinsèquement supérieur, que je lui ou leur étais intrinsèquement inférieur. Du point de vue du réel, il n'y a, il ne peut y avoir, de supériorité ou d'infériorité, en tout cas intrinsèques. Voir les choses en terme de "supérieur" ou "inférieur" est infantile, et au final dégradant. Une personne qui se considère comme indigne et nulle va admirer un maître qu'elle voit comme tellement supérieur à elle. Ce peut être une phase, mais dont il importe d'émerger le plus vite possible. Par contre, et heureusement pour moi, quelle qu'ait pu être ma prétention et mes illusions, j'ai toujours et naturellement considéré qu'Arnaud, s'il ne m'était pas intrinsèquement "supérieur", était — et c'est un euphémisme — beaucoup plus "avancé" que moi sur le chemin.

p. 60

L'égalitarisme spirituel qui prétendrait abolir la différence entre maître et élève, élève "avancé" et débutant, procède d'une confusion entre le niveau proprement spirituel, quantique pour ainsi dire, et son intégration dans le relatif. Cela n'empêche ni l'amitié ni une proximité, cela ne suppose pas nécessairement des rapports guindés ou outrageusement hiérarchisés. Je peux être ami avec quelqu'un que je considère comme mon aîné spirituel. Ce n'est pas pour autant que nous sommes au même niveau, avons les mêmes aptitudes et pouvons exercer les mêmes fonctions.

Une forme de hiérarchie s'avère donc aussi inévitable que légitime.

p. 61

Le choix de l'ami spirituel

Comment choisit-on son ami spirituel, et d'abord le choisit-on vraiment ? Vaste question... On choisit une voiture, une couleur de papier peint, un vêtement parmi d'autres sur un étal. Mais choisir son ami spirituel ? J'aurais tendance à dire que si la relation est réelle, donc profonde et durable, elle s'impose le moment venu. Elle advient.

S'il existe de nos jours des "éveillés" faisant leur propre promotion sur le net, il n'existe pas et n'existera jamais d'étals d'amis spirituels authentiques parmi lesquels choisir.

p. 68

Certains chercheur spirituels seront scandalisés si leur ami spirituel potentiel ne mange pas toujours bio, fume ou regarde des films d'action pour se distraire. Mais la question n'est pas qu'il soit ou non conforme à des critères d'ordre, disons religieux, diététiques ou idéologiques. La question est bien celle de l'intégrité telle que nous l'avons évoquée plus haut. Autre critère essentiel : le service. Le guide spirituel, quels que soient son parcours, sa façon de vivre, ses goûts, son style, vit-il au final une existence consacrée au bien de l'ensemble ? Est-il un honnête serviteur de ce qui le dépasse ? Ces critères-là m'ont personnellement beaucoup aidé, notamment dans des moments délicats de mon cheminement où j'en venais, parce que les résistances étaient inévitablement là, parce que je me trouvais mis en cause dans des

fonctionnements profonds, à être énervé par Arnaud, voire en colère, à ne pas le comprendre, à lui en vouloir... Pour prendre un peu de perspective, je me reposais régulièrement ces questions : quoi que je puisse en ce moment reprocher à Arnaud, puis-je réellement mettre en doute son intégrité ? Est-ce que oui ou non cet homme se consacre jour après jour et sans ménager sa peine au bien de l'ensemble ? Est-ce qu'il sert ou est-ce qu'il se sert ? Le simple fait de me poser ces questions et d'y répondre honnêtement contribuait à remettre les choses en place.

Cela dit, le seul fait d'appliquer ce discernement suppose du bon sens et une certaine honnêteté. Si quelqu'un est emporté par l'émotion, rien ne l'empêchera d'être de mauvaise foi, aveugle et stupide même s'il est techniquement intelligent. Les guides spirituels les plus intègres ont été accusés de tous les maux par des personnes identifiées à leurs projections et résistances.

p. 71

Les affinités avec l'ami spirituel

Quant aux affinités avec son ami spirituel, je ne les ressens pas comme indispensables. Il faut de toute évidence être sensible à son style, touché par sa manière de transmettre. Quant à savoir s'il faut avoir des affinités humaines avec lui ou elle... S'il y en a, cela peut aider comme cela peut faire obstacle.

Une éventuelle complicité bien réelle sur le plan humain pourra sans doute faciliter les choses au départ ; mais quand la relation s'intensifie et que des zones de résistance sont touchées en moi, la tentation sera grande de se servir de cette complicité pour en quelque sorte essayer de rendre l'ami spirituel inoffensif. Un proverbe anglais dit littéralement : « La familiarité engendre le mépris. » Mépris est sans doute un mot fort en l'occurrence, mais il me semble vrai qu'une trop grande familiarité sur le plan humain peut conduire l'élève non averti — et pendant très longtemps l'élève est non averti, quoi qu'il en pense — à prendre son ami spirituel à la légère. C'est une vieille tactique de ce qui en nous ne veut pas être mis en cause, tactique la plupart du temps inconsciente : je vais faire du maître ou de l'instructeur un ami, de sorte qu'il ne puisse plus me menacer, ou plus exactement menacer ce qui en moi est appelé à disparaître : la prétention, l'illusion...

Certes, l'ami spirituel ne se laissera pas prendre à ce piège. C'est d'ailleurs pourquoi la fonction d'ami spirituel est par essence solitaire. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il n'a pas d'amis, mais s'il en a, le travail nécessaire passera toujours avant l'amitié.

p. 72

L'ami spirituel authentique est comme un animal sauvage que l'on croit naïvement pouvoir dompter. Il peut se montrer charmant, poli, délicat, et ce en toute sincérité, mais si vient un moment où le travail l'exige, alors il n'y a plus d'amitié et de bonnes manières qui tiennent. Il ne fera pas de cadeau, pourra se montrer très exigeant, voire en apparence féroce ou brutal, en tout cas momentanément, avec des personnes qui pourtant lui sont chères. L'ami spirituel est alors comme un lion domestique qui soudain retrouve sa nature de prédateur. “Prédateur du mensonge”, de l'illusion, des

entourloupes de la stratégie du “mental”.

p. 73

La relation au maître après sa mort

Quant à savoir ce qui se passe pour un élève à la mort du maître...

[...]

Le maître était d'un certain point de vue indissociable de la forme appelée Arnaud Desjardins puisque, pour moi comme pour d'autres, l'énergie “maître” s'incarnait dans cette forme-là avec ses caractéristiques, sa manière unique de se manifester. Et cependant, le maître n'est pas mort avec la disparition de la forme Arnaud Desjardins. Il n'y a pas, pour moi, eu d'interruption, bien au contraire : la transmission du maître se poursuit. Ce n'est pas une phrase mais, en ce qui me concerne, un vécu, lequel n'a rien de mystérieux ou d'extraordinaire. Je ne communique pas avec Arnaud sur je ne sais quel plan subtil, mais je ressens l'énergie et la dynamique de sa transmission à l'œuvre en moi. Je peux me tourner vers lui, je pourrais presque dire l'interroger, en appeler à lui.

Au final, l'énergie de transmission est impersonnelle, elle n'appartient à personne, ni à Arnaud ni à Swamiji... Mais le maître ayant pour moi pris la forme d'Arnaud dans cette existence, c'est toujours sous cette forme que l'énergie de transmission poursuit son œuvre en moi. J'ose donc écrire que, pour moi, Arnaud est vivant, du moins en tant que maître, relais de la sagesse. Je sais que c'est le cas pour d'autres.

p. 74

En ce qui me concerne et sans entrer dans les détails, à la mort d'Arnaud je n'avais pas le sentiment d'une relation accomplie avec lui. D'une relation très forte, riche, profonde, jamais remise en cause et très vivante, oui. Mais *si on considère que la relation au maître est au cœur de la saddhana, il fallait et il faut encore que la saddhana se poursuive. La relation au maître, c'est la relation à soi-même purifiée, épurée, et donc la relation au Plus Grand, à soi-même en tant qu'émanation du Plus Grand.* J'ai le sentiment que ma relation à Arnaud en tant que maître ne cesse d'évoluer depuis le décès d'Arnaud Desjardins. La maturation de cette relation dans l'intime de moi-même constitue à mes yeux la garantie de l'intégrité de la transmission dont je suis un modeste véhicule.

p. 75

... je vois ce qu'on peut couramment appeler “l'effort” sur la voie comme le mouvement d'une intention.

Pourquoi cette intention est-elle là, ou absente ? Je ne sais pas.

Peut-on la développer ? A mon sens, oui. Il est dit traditionnellement que la fréquentation des sages nourrit cette intention. Ce peuvent être aussi des lectures, des nourritures d'impression telles que des œuvres d'art... De fait, nourrir notre intention me paraît très important. D'autant plus important qu'elle est au départ comme une petite flamme sur laquelle soufflent tous les vents de l'existence. Qu'est-ce qui, dans

le monde d'aujourd'hui, nous rappelle à notre intention, nous ramène à nous-mêmes ? Tout ou presque, au contraire, nous en détourne. Je suis souvent frappé de constater à quel point les uns et les autres se montrent présomptueux quant à la consistance de leur intention.

Beaucoup de gens veulent croire qu'un week-end de temps en temps ou une semaine par an consacrée à une retraite spirituelle sous une forme ou une autre, la fréquentation ponctuelle d'un enseignant vont suffire à faire cristalliser en eux une intention digne de ce nom. Sauf exception, cela me paraît présomptueux compte tenu de l'état de dispersion qui est la norme. Non qu'il faille passer tout son temps dans des retraites spirituelles ; ce n'est ni possible ni souhaitable dès lors que la voie se vit dans le courant de l'existence dite ordinaire. Par contre, et à moins d'être exceptionnellement mûr, il est nécessaire de nourrir son intention tout au long de l'année, non seulement par des lectures choisies, mais par des contacts réguliers. C'est l'une des raisons pour lesquelles je m'évertue à constituer et faire vivre une sangha. Pas pour qu'un petit groupe de gens se retrouvent dans un confortable "entre soi", mais pour le soutien, la stimulation, les défis et opportunités qu'une forme de communauté apporte. C'est d'ailleurs une idée vieille comme le monde.

p. 82

Dangers de la dispersion

Il est donc nécessaire de faire « du dharma, de l'enseignement », un constant objet d'étude, sans dispersion. J'insiste sur ce piège de la dispersion qui me semble très répandu.

J'ai à ce sujet un avis assez radical : quand on a trouvé sa voie, son maître, son instructeur, il importe, sans faire preuve de fermeture, de se concentrer sur cette voie spécifique. Si l'on suit une certaine méthode de guitare pour jouer dans un certain style, ce n'est pas une bonne idée de commencer à piocher en même temps dans une autre approchant l'instrument selon un angle d'attaque différent. Du moins tant que l'on n'a pas complètement assimilé la première méthode.

p. 90

Comprendre pour pratiquer

Résumons-nous : l'étude du dharma ne permet pas à elle seule de pratiquer. Mais pour pratiquer, je dois comprendre en quoi consiste la pratique. Si je prends l'exemple de l'enseignement que j'ai pratiqué et pratique toujours : en découvrant la formule « pas ce qui devrait être mais ce qui est », je comprends que l'ego et le mental en moi ne cessent de surimposer sur autre chose, qui selon eux devrait être, qu'au nom de ce qui devrait être, ce qui est est refusé et interprété, et que la dualité, concrètement, c'est cela. A partir de là, je peux commencer à m'exercer, à me surprendre en flagrant délit de surimposition d'un second sur le un, de « ce qui devrait être » sur ce qui est, et revenir à ce qui est...

p. 95

Ne pas confondre la non discussion de ce qui est avec le non positionnement dans l'action. « Les choses étant ce qu'elles sont, qu'est-ce que je veux et peux ? » Je ne vais pas davantage m'étendre là-dessus, mais j'espère avoir illustré comment la compréhension de ce en quoi la pratique consiste va permettre et faciliter cette dernière. Et, inversement, comment une compréhension erronée ou approximative va compromettre la possibilité de la pratique.

p. 96

Tout homme normal a bien assez d'énergie pour commencer le travail sur soi. Il est seulement nécessaire qu'il apprenne à économiser, en vue d'un travail utile, l'énergie dont il dispose et que, la plupart du temps, il dissipe en pure perte.

(parole de Gurdjieff, rapportée par Ouspensky ; dans « Fragments d'un Enseignement Inconnu »)

p. 97

A propos de la « conversion »

Au sens essentiel du terme, la “conversion” n'est pas une démarche consistant à embrasser une religion, mais un retournement intime, un phénomène de redistribution énergétique, pour ainsi dire. C'est le point dans l'évolution d'un être humain où la soif de Dieu, du Tout, du Réel, appelons ça comme on veut, relègue en lui toutes les autres soifs à une place accessoire, voire les consume. La soif essentielle absorbe en elle-même toutes les autres soifs qui n'en sont, en fin de compte, que des ersatz.

p. 100

Beaucoup de mystiques et autres grandes figures ont très tôt fait preuve d'une sorte de monomanie positive : seul Dieu, l'absolu, les intéressait. La question des désirs ne s'est donc pas posée à eux avec la même acuité que pour le commun des mortels néanmoins profondément attiré par ce qu'on appelle la “spiritualité”. Ces figures monomaniaques sont les plus répandues dans les traditions religieuses. Ce sont les figures de moines, de renonçant, en tout cas de moines ou renonçant “réussis”, car il y en a aussi beaucoup de “ratés”. Si l'on enquêtait dans les monastères, les ashrams, auprès des swamis et autres renonçant “officiels”, on trouverait quantité de personnes qui, après avoir été emportées dans leur jeunesse par une vague mystique sincère, sans doute mélangée à des mécanismes psychologiques — peur d'affronter l'existence, romantisme spirituel, idéalisme... — ne vieillissent pas si bien que cela, voire vieillissent mal. Pourquoi ? Parce que quand le personnage mystique momentanément prédominant perd de son intensité, toutes les tendances latentes remontent à la surface. Quand on a fait vœu de célibat, pauvreté, stabilité, obéissance et autres, se retrouver dans cette situation n'est certainement pas confortable.

p. 101/102

... ce que voulait dire Swâmi Prajnânpad quand il disait « ne pas avoir de disciples, mais des candidats à l'état de disciple » : le candidat à l'état de disciple est bel et bien

“sur la voie” » ; mais son parcours plus ou moins long dans le temps le prépare à cette étape de cristallisation des énergies, à la phase où il devient disciple. Non qu'il ne pratique pas auparavant ; il pratique dès l'instant où il comprend et met en acte la nécessité de la pratique, au degré où il est capable de la comprendre et de la mettre en acte. Mais pendant longtemps, toutes ses énergies ne vont pas dans le sens de la pratique : il y a donc beaucoup de “fuites” et autres “écoulements énergétiques”. L'intention, qui est la clé, peut être là à l'état embryonnaire, mais elle est soumise à quantité d'interférences. Le travail dit “d'érosion des désirs” participe de cette préparation, puisque ce sont les désirs consommateurs d'énergie qui dispersent.

C'est parce que la majeure partie de l'énergie disponible, grossière et subtile, se trouve investie dans divers désirs que l'intention reste partielle, et par conséquent la pratique ponctuelle, pour ne pas dire occasionnelle. Sans parler de toutes les personnes, très nombreuses, qui peuvent pendant des années, voire toute leur vie, fréquenter un ashram, un maître, un enseignement, sans jamais réellement se mettre à pratiquer sérieusement ! Reste que cette étape de la “conversion”, ou métanoïa, au sens énergétique du terme est au final une étape nécessaire pour tous les types de parcours spirituel quelque peu aboutis.

p. 102

Par parcours spirituel abouti, j'entends celui qui n'en reste pas au stade d'un rêve, de l'adhésion idéologique — une croyance — ou d'une laborieuse recherche. Un Arnaud Desjardins, par exemple, a lui aussi connu cette “conversion”, ce moment dans la maturation où l'énergie se rassemble, où une unification se produit. Il n'en a pas pour autant cessé de vivre dans le monde, de subvenir aux besoins de sa famille, de connaître une vie amicale, sociale, sexuelle, affective... Ce que je nomme “conversion” n'entraîne pas nécessairement un changement de vie, et tant mieux ! Nous sommes, me semble-t-il, sortis d'un paradigme ancien dans lequel la vie religieuse et la vie “dans le monde” s'opposaient. Ma conviction est qu'aujourd'hui, dans notre contexte, les choses ne se posent plus de cette manière, en tout cas plus de manière systématique. La question n'est plus tant celle du mode de vie adopté que celle de la conversion. Ce qui n'empêche pas que subsistent des vocations de moine. Mais les choses ne sont plus envisagées de manière aussi binaire.

p. 103/04

La “conversion” au sens énergétique du terme n'est donc pas réservée aux seuls renonçant. Elle reste cependant une étape inéluctable de la vie dite spirituelle. Cette étape décisive de la conversion n'est pas facilement atteinte et demeure plutôt rare, même si elle ne relève pas encore de ce qu'on peut appeler “réalisation” ou “éveil” au sens non galvaudé du terme. Elle n'est pas “bon marché” mais se paie au prix fort, celui d'un engagement profond et durable dans une siddhana accompagnée par un ou des guides dûment qualifiés.

Il convient d'insister sur ce dernier point, faute de quoi on dérive vers la version “facile” de la spiritualité, qui tend à dominer aujourd'hui. Soyez jeune, beau, de

préférence riche, en éclatante santé tendance vegan bio, performant, gagnant, puis saupoudrez le tout d'un zeste de méditation “pleine conscience” et d'un brin de thérapie holistique... Bref, prenez “le monde”, c'est-à-dire l'identification aux désirs divers et variés, le culte du bien-être et du “souci de soi”, pourvu que tout cet égocentrisme prétendument éclairé soit agrémenté d'alibis spirituels. Or, il importe de ne pas tout confondre. Si une vie spirituelle profonde n'implique pas nécessairement de se soustraire aux obligations sociales, familiales, professionnelles, si elle n'entraîne pas obligatoirement l'abstinence dans divers domaines, elle n'en implique pas moins, à un moment donné, ce saut, cet engagement radical que j'appelle ici “la conversion”, et qui, sauf exception rarissime, ne pourra qu'être le fruit d'une sādhanā.

p. 104

Je n'ai jamais vu Arnaud Desjardins ou Lee Lozowick, par exemple, dire : « Amenez ce corps où vous voulez, vêtez-le, nourrissez-le à votre guise. ». Ce type d'attitude aurait relevé d'une affectation de pseudo détachement. Ils avaient des goûts, des préférences, des tendances qu'ils assumaient. Après, je ne les ai jamais vus non plus esclaves de leurs goûts et préférences. Ils les assumaient sans y être identifiés.

Ce nouveau modèle du sage, plus contemporain, correspond selon moi à une nécessité, et donc à un mouvement de fond. Pourquoi nécessairement s'écarter du monde, se méfier de la manifestation et de tout ce qu'elle comporte ? Le monde est à bien des égards terrible, mais la manifestation — la création dirait-on en termes chrétiens — est belle, merveilleuse même. C'est le “festival de nouveauté” dont parlait Swamiji. Pourquoi ne pas y participer sous prétexte de vie spirituelle ? Pourquoi ne pas connaître les joies et les peines de la vie de famille, les vicissitudes et satisfactions de la vie professionnelle, pourquoi ne pas avoir de vie sexuelle, ne pas goûter un bon vin, voyager ?

Pendant des centaines d'années, le “monde” a été plus ou moins diabolisé, appréhendé comme un contexte dangereux pour la vie spirituelle. C'est vrai notamment dans le christianisme, mais aussi pour une grande part dans l'hindouisme, le bouddhisme... Avec entre autres conséquences le développement d'une sorte de « complexe de supériorité » chez les religieux. C'est très sensible dans le monde chrétien où l'état laïque a longtemps été perçu comme une condition sans doute nécessaire — il faut bien des gens pour faire tourner les affaires, gérer la société et... donner aux monastères —, mais inférieure.

p. 109

Prendre cet épisode à la lettre revient à dire que, dans un ashram ou un monastère, tout le monde devrait sans arrêt être aux pieds du maître et personne à la cuisine ou au ménage, ou que ceux qui se chargent de ces tâches seraient de moindres disciples. J'en connais — j'en ai fait partie en mon temps ! — qui s'accrochent volontiers à cette “meilleure part”, mais chez qui cette attitude trahit plutôt la paresse et l'égocentrisme.

p. 111

Selon Swamiji, « le vrai jeûne, c'est la tempérance », autrement dit le fait de se nourrir consciemment. Se priver de nourriture pendant quelque temps peut constituer une expérience intéressante, mais au final cela ne va pas très loin. C'est spectaculaire, sans doute, mais et après ? Ce qui va loin, par contre, c'est de se positionner différemment dans son rapport à la nourriture au quotidien. Dans son livre « Après l'extase, la lessive », Jack Kornfield* parle de sa propre expérience et de celle de tous ces gens qui, au sortir de mois, voire d'années de retraite, de méditation et d'exercices spirituels, se retrouvent dans “le monde” et réalisent à quel point leur équanimité est en réalité fragile. Autrement dit, il se peut qu'il soit plus intéressant de “chevaucher le tigre” que de l'éviter... sauf vocation particulière.

Non pas “sans désir” mais libre du désir.

* <https://www.babelio.com/livres/Kornfield-Apres-lextase-la-lessive/298816/critiques/741229>

p.111/12

Cela signifie en pratique qu'il peut y avoir désir, mais que le désir en question n'a rien de contraignant. S'il peut être réalisé sans dommages pour soi et l'ensemble, si les conditions sont réunies, alors très bien ! Si ce n'est pas le cas et que par conséquent la réalisation de ce désir n'est pas pour le moment, voire à jamais, possible, c'est ainsi, pas de problème ! « La pensée peut venir, dit Swamiji, mais sans qu'on soit enclin à la suivre. »

p. 113

En effet, plus je m'identifie à mon désir du moment, plus je suis aveuglé par sa force, et donc encore une fois porté à le satisfaire sans conscience de l'ensemble. Prenons par exemple le désir de gagner de l'argent : c'est la traduction d'une nécessité, celle de gagner sa vie, gagner sa vie permettant de satisfaire ses besoins. Le désir de gagner de l'argent est en lui-même neutre ; pourtant, on sait comment l'identification à ce désir conduit quantité d'êtres humains à en exploiter d'autres, générant de considérables souffrances.

p. 114

... qu'il s'agisse de désirs anodins ou de désirs dont la réalisation entraîne d'importantes conséquences, l'identification conduit à une perte de ce que Swamiji aurait appelé “dignité”. Je ne suis plus dans l'intégrité de moi-même, conscient de ce que je fais, des conséquences de mes actes. Je ne suis pas un sujet accomplissant délibérément un désir, mais un pantin emporté dont le désir tire les ficelles.

p. 115

Nombre de personnes fréquentant ashrams, monastères et autres séminaires spirituels ne sont guère lucides sur elles-mêmes. C'est ce que je n'ai cessé de constater, d'abord

sur moi-même au fur et à mesure que mes yeux se sont ouverts, puis sur les autres. Prenons le besoin d'être reconnu, qui est un moteur très puissant, à mon avis le plus puissant. Nous sommes d'accord, le point de visée est d'en être libre. On ne peut pas se représenter un sage ou un être spirituellement très mûr encore sous l'emprise d'un fort besoin de reconnaissance. Reste que, tant que je ne suis pas à ce point de maturité, le besoin de reconnaissance est là et bien là. Et il le sera d'autant plus que je chercherai à l'occulter, à le refouler, voire, comme c'est hélas souvent le cas, à le travestir en un masque de pseudo équanimité. Je dirais même que là réside le drame de nombre de chercheurs spirituels.

p. 116

À partir de là commence le mensonge dans lequel toute une existence peut s'enliser et qui interdit toute maturation profonde. Combien de chercheurs, de professeurs de yoga, de thérapeutes, voire d'instructeurs — ou se voulant tels — ne se cachent-ils pas derrière un masque de sagesse, de détachement, de profondeur alors que, juste sous la surface, un enfant crie : “Aimez-moi, regardez-moi”, “Voyez à quel point je suis avancé, profond”, quand ce n'est pas : “Reconnaissez-moi comme éveillé”, “Je suis éveillé et il importe que je vous le fasse savoir”... Combien n'affectent-ils pas un style correspondant à un “niveau d'être” auquel ils ne sont pas parvenus ? Là s'applique la terrible question de Swamiji : « Voulez-vous être sage ou paraître sage ? »

p. 117

Le “problème”, ce n'est pas d'avoir encore un certain besoin de reconnaissance, dès lors que ce besoin est vu, reconnu, remis à sa place et donc géré comme une donnée parmi d'autres au sein de l'ensemble. Le problème, c'est d'être mené par ce besoin non vu, non reconnu, donc de s'illusionner et de s'enliser dans une prétention d'autant plus insidieusement active qu'elle est non consciente. On est toujours contraint par ce qu'on ne voit pas et ne reconnaît pas en soi. Ce que l'on voit et reconnaît, on a la possibilité de le gérer. On chevauche le tigre, selon l'image traditionnelle.

Chevaucher un tigre est certes dangereux. Mais moins que de prétendre qu'il n'y a pas de tigre alors qu'on marche dans une jungle qui en est infestée. C'est ce qu'on appelle traditionnellement l'approche tantrique. Pas au sens galvaudé (le mot “tantrique” est aussi galvaudé que le mot “éveil”), mais au sens où le disciple n'évite pas les énergies puissantes du “monde” — argent, pouvoir, sexualité... Il les traite pour ainsi dire en lui-même au moyen de sa pratique.

p. 118

Soulignons que cette approche n'est pas à la portée du débutant. Elle suppose d'être conscient, donc de s'être exercé à la vigilance, d'être unifié, ce qui n'est pas le cas de la plupart des êtres humains. Gare à qui croit trop vite pratiquer cette démarche et ne fait en réalité que se noyer dans l'océan de ses désirs et autres pulsions.

Cette approche suppose aussi de prendre le concave comme le convexe, de payer consciemment tout le prix. Je pose un acte, j'en obtiens à la fois la jouissance et les conséquences dans tous les domaines. C'est facile à comprendre dans le principe : je jouis pleinement du repas gastronomique et je suis complètement unifié au moment de payer l'addition. Je profite de ma maison de campagne et suis d'accord pour payer les taxes diverses et en assumer l'entretien. Appliquée à bien des situations complexes de l'existence, lesquelles mettent en jeu nos semblables, cette loi du réel a quelque chose de tranchant.

p. 119

Nous autres êtres humains posons souvent des actes, qui en vérité ne sont que des “réactions” — voir la distinction de Swamiji entre “action” et “réaction” — dont nous ne sommes pas prêts à assumer les conséquences, ou en tout cas toutes les conséquences. L'approche que j'ai qualifiée de “tantrique” consiste à goûter l'intégralité, depuis les efforts déployés en tentant d'accomplir le désir, jusqu'aux conséquences, agréables comme désagréables, souhaitées ou non souhaitées.

p. 120

Est-ce à dire — comme le diront certains — qu'il ne faudrait pas être parent ? Voilà bien une conclusion amère et négative. La vie est ainsi, voilà tout. Le pire n'est pas toujours certain, mais toujours possible et, sans parler du pire, il y a toujours, toujours, un prix à payer. Un prix certes plus ou moins élevé selon notre destin. On devient parent pour la vie, au nom de la vie, laquelle est en elle-même un risque constant. Un enfant peut très bien s'avérer avant tout une source de contentement et de fierté pour ses parents. Mais croire qu'être parent ne sera qu'agréable serait, chacun en conviendra, une illusion. Il y aura forcément de l'agréable et du désagréable, la proportion variant.

p. 121

Si donc le point de visée est la liberté, la question n'est pas tant de satisfaire les désirs que de les satisfaire consciemment, ce qui amène à éprouver le caractère relatif et à double tranchant de cette satisfaction.

p. 122

S'éprouver affranchi de certaines attirances signifie en pratique qu'elles ne peuvent plus nous contraindre et donc nous emporter. Une pensée passagère peut éventuellement survenir, mais rien qui s'installe et qui soit susceptible de nous manipuler. Là encore, une formule de Swamiji s'applique : « La pensée peut survenir, mais il n'y a pas d'inclination à la suivre. »

p. 123

... il est impossible que se révèle durablement la vérité spirituelle si la vérité relative est niée, évitée, non vue. C'est le relatif pleinement vu et appréhendé qui ouvre à

l'absolu. En tout cas sur cette voie.

p. 125

Le rôle du travail sur le corps

Qu'entend-on par “purifier le psychisme” ? En quoi notre psychisme serait-il “impur” ? Il ne s'agit évidemment pas d'une impureté morale mais d'une impureté, si j'ose dire, “chimique”. Notre psychisme est, plus ou moins, encombré, chargé. Chargé de traumatismes non digérés, de peurs et de désirs non conscients et souvent refoulés. Or, comme le dit l'image traditionnelle, un miroir très sale ne donne pas un bon reflet. Un certain nettoyage est donc nécessaire. *Dans la perspective traditionnelle, on considère que la forme humaine a pour ultime fonction de refléter le divin, le Plus Grand. Dieu s'éprouve lui-même à travers cette forme consciente d'elle-même qu'est la créature humaine. Selon cette perspective, le “véhicule” doit faire l'objet d'un certain entretien pour permettre un fonctionnement aussi fluide que possible.* Notons que cela ne s'applique pas qu'au psychisme, mais aussi au corps physique.

p. 126/27

Sauf exception, l'être humain dit adulte est en fait infantile, c'est-à-dire mû et emporté à son insu par des émotions de petit enfant. Je renvoie le lecteur intéressé à un magistral chapitre d'Arnaud intitulé “égoïsme et infantilisme”. C'est un vrai choc de réaliser que la maturité émotionnelle d'une personne n'a la plupart du temps rien à voir avec ses capacités intellectuelles, sa position sociale, ses aptitudes diverses, ses talents... Autrement dit on peut être puissant, riche, très doué, être reconnu pour son talent artistique ou son génie des affaires, et cependant être mû à longueur de journée par des mécanismes et réactions infantiles sur lesquels on n'a aucune prise, d'autant moins qu'on n'en est pas — ou quasiment pas — conscient. Bien sûr, c'est plus ou moins vrai selon chaque personne. On est plus ou moins adulte, plus ou moins infantile. Avec aussi le constat, implacablement articulé par Gurdjieff, que notre culture “moderne”, avec toutes ses qualités et ses apports par ailleurs, tend à produire des êtres de plus en plus infantiles, ou de moins en moins adultes, c'est-à-dire de moins en moins aptes à autre chose qu'un fonctionnement égocentrique ...

p. 129

Rappelons que Swamiji n'est pas une sorte de philosophe indien laïque, encore moins un psychanalyste, mais un swâmi vêtu de la robe orange qu'il n'a jamais quittée, disciple de son maître Niralamba Swami qui lui a légué son ashram, inséré dans une lignée védantique. Mais tout en étant héritier d'une tradition Swâmi Prajnânpad est aussi un novateur, un esprit libre qui n'hésite pas à critiquer ce qui lui paraît relever des superstitions et à proposer une approche inhabituelle, à certains égards très osée, des enseignements védantiques traditionnels. C'est un intellectuel, ancien professeur d'université, de formation scientifique, mais également d'une grande culture littéraire.

p. 140

En revanche, considérer les lyings comme une super technique pour revivre ses vies antérieures constitue, de l'avis d'Arnaud et d'ailleurs de tous ceux qui connaissent vraiment la question, une erreur réductrice. Arnaud a, comme je viens de le dire, fait un séjour de plus de trois mois centré sur les lyings et n'a pas une seule fois revécu la moindre vie antérieure, quoi qu'on entende d'ailleurs par là. Il aimait aussi à rappeler qu'à sa connaissance aucun Indien non plus n'a connu cela auprès de Swamiji. Ces précisions sont importantes. Il convient cependant d'ajouter que Swamiji, comme en témoignent ses lettres et entretiens enregistrés puis retranscrits, accordait, comme des millions non seulement d'hindous mais d'Asiatiques (bouddhistes, taoïstes), du crédit à la conception des vies successives ou de la "réincarnation", même si la vision qu'il en avait était certes beaucoup plus complexe que celle d'une croyance populaire au premier degré.

p. 144

L'engagement sur la voie au sens profond suppose un point de non-retour. Une personne réellement engagée sur la voie ne peut plus s'en désengager, jamais. C'est un peu, si je peux me permettre une image simpliste, comme monter dans un avion de ligne. Une fois les portes fermées et le décollage amorcé, les passagers ne peuvent plus décider d'interrompre le voyage. Il va bien falloir aller au bout, que le parcours dure une heure ou très longtemps comme lorsqu'on se rend en Australie ou en Nouvelle-Calédonie. Être engagé sur la voie ne signifie pas simplement se référer à un enseignement en tant que corpus philosophico idéologique ; ce n'est pas non plus comme se dire "croyant". Il s'agit d'une dynamique dont, à un moment donné, une fois passé ce fameux point de non-retour, on ne peut plus s'extraire, même s'il y a des turbulences, qu'on trouve le voyage ardu ou long. Dans cette perspective, une personne réellement engagée sur la voie est tirée d'affaire même s'il lui faut encore beaucoup cheminer, passer par des moments délicats. C'est ainsi en tout cas que je comprends cette étonnante parole d'Arnaud.

p. 147

La "destruction du mental"... Voilà bien une expression susceptible de faire peur ! En premier lieu, qu'est-ce que ce "mental" destiné à être "détruit" ?

Commençons par nous mettre d'accord sur ce que nous désignons par ce mot dont le sens varie selon les enseignements. Le "mental", dans la terminologie de Swâmi Prajnânpad (qui en anglais utilise le terme mind), désigne un fonctionnement bien précis mais qu'il n'est pas si évident de bien cerner.

Dans mon petit livre *Guérir l'ego ou guérir de l'ego*, auquel je renvoie les lecteurs intéressés, je propose cette définition : *L'ego est un mécanisme par lequel le sujet se fantasme comme possesseur, contrôleur et séparé*. Pour utiliser l'image traditionnelle de la vague et de l'océan, l'ego n'est pas la vague, laquelle existe tant qu'elle existe : la vague naît, se déploie, se dissout. Elle a ses caractéristiques "individuelles", en cela qu'elle est plus ou moins grosse, haute, puissante, dure plus ou moins longtemps...

L'ego, donc, n'est pas la vague (qui dans cette image correspond à la personne, à la forme psychophysique), mais l'illusion sous l'emprise de laquelle la vague s'imagine avoir une existence indépendante de l'océan alors qu'elle en est une manifestation éphémère. Selon cette image aussi simple qu'indémoudable, l'ego est donc, non la vague en elle-même (la personne), mais la vague identifiée à son statut de vague, et le mental l'illusion qui la fait se croire autonome, séparée du Tout qu'est l'océan. Ce n'est donc pas la vague en elle-même que la voie se propose de “détruire”, mais son illusion de séparation.

Il ne s'agit donc pas de “destruction de l'ego”, mais bien de destruction du mental.

p. 152/53

Pour utiliser de nouveau l'image traditionnelle, la vague s'identifie totalement à sa forme de vague, avec ses caractéristiques individuelles, et par là même oublie sa nature océanique. Au lieu de s'éprouver elle-même en tant que forme légitime mais momentanée de l'indestructible Tout qu'est l'océan, elle se prend pour un phénomène autonome. Cette prétention à l'autonomie a été évoquée de différentes manières selon les traditions, notre “chute” chrétienne en étant un exemple. Les conséquences de cet oubli ou illusion sont considérables : la vague, se sachant éphémère, redoute sa propre fin, le moment où elle reviendra à l'océan. Désormais séparés de Dieu, Adam et Ève deviennent mortels... Cette peur conduit la vague à refouler le sentiment de sa finitude, à se fantasmer immortelle, tout en sachant que ce n'est pas le cas. La vague se croit propriétaire de la vague, détentrice de cette forme à laquelle elle s'identifie. Si on poursuit la métaphore, la vague a peur des autres vagues, ressenties comme autant de menaces plutôt que comme d'autres manifestations temporaires de l'unique océan. Confondant différence et séparation, elle se vit comme isolée et paradoxalement suprêmement importante. N'ayant au final pas d'autre perspective que sa propre préservation, elle s'éprouve centrale. Les autres vagues, le ciel, les éléments n'existent que pour elle, en fonction d'elle. Tout tourne autour d'elle. La vague identifiée à sa forme de vague est naturellement “vaguocentrée”, pardon pour ce néologisme. Voilà donc pour ce qui concerne non pas tant l'ego que l'égoïsme au sens technique du terme : l'illusion par laquelle le sujet, confondant différence et séparation, se fantasme propriétaire de la forme (“mon corps, mon psychisme”), se revendique central, situé au centre de tout (“tout tourne autour de moi”) et s'imagine contrôleur (« en tant que centre du tout, je devrais pouvoir plier le tout à mes exigences »). C'est le fameux refus de ce qui est. Nous parlons donc d'une illusion. *L'ego en tant que forme n'est pas une illusion, mais l'égoïsme, oui.*

p. 154

Aucun despote ne proclame tout seul dans son coin : « Je suis le chef et voilà tout. » Tout dictateur a un discours qui fait appel à des valeurs incontestables ; la paix, le bonheur et la sécurité du peuple, l'intérêt supérieur de la nation, la protection face aux menaces étrangères...

Si l'ego, ou plutôt l'égoïsme, est le dictateur, le mental est le système,

l'échafaudage plus ou moins complexe, plus ou moins savant, plus ou moins cohérent et articulé, par lequel le dictateur se maintient désespérément au pouvoir, l'ensemble de son appareil idéologique et étatique.

Chaque être humain non éveillé vit sous une dictature, certes plus ou moins éclairée,

...

p. 155

Dans cette approche dite directe, on prétend s'attaquer au principe de l'identification. Je ne nie pas que, parfois, le règne du moi possesseur contrôleur et séparé ne puisse être mis en cause par une expérience, l'aperçu d'une autre perspective, d'un tout autre paradigme — ce que beaucoup appellent aujourd'hui, selon moi à tort, “l'éveil”. Mais l'ego ébranlé a tôt fait de renaître de ses cendres, voire de resurgir, tel Staline, sous une forme encore plus monstrueuse et abusive que le régime antérieur aboli. D'où les dérapages, abus et autres dérives de tant “d'éveillés” chez qui l'ego et le mental supposément renversés une fois pour toutes ont vite fait de réinstaurer la bonne vieille dictature...

p. 157

... j'avais été frappé de voir sur ce visage un regard que j'avais déjà vu, sur d'autres photos et aussi de mes yeux chez certains êtres. S'il est vrai, comme on le dit, que “les yeux sont les fenêtres de l'âme”, alors ce regard retrouvé sur des visages si divers ouvre sur un monde qui transcende les différences : le monde de la profondeur de l'être, de l'amour... Un monde au-delà ou en deçà du mental. En ce sens, on peut avancer que les sages, saints et autres êtres spirituellement mûrs vivent dans le même monde au dedans d'eux-mêmes. C'est sans doute ce que l'on appelle « la communion des saints », ou des sages.

Cependant, la dimension, disons transcendante ou mystique, n'évacue pas la question complexe de ce que l'on entend par « vivre dans le monde plutôt que dans son monde ». Se référer à cette dimension constitue un niveau de réponse, l'ultime si l'on veut, mais ce niveau n'oblitére pas tous les autres en pratique. Et surtout, m'intéresser à “mon monde” est, du point de vue du chemin spirituel, plus important que m'intéresser à celui dans lequel vivent les sages, même si en avoir un aperçu à travers eux est une indispensable source d'inspiration. Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer, des personnes peuvent passer toute une vie dans la proximité d'un grand spirituel, s'émerveiller de la beauté de son regard, se sentir transporté par sa présence sans pour autant réellement émerger de “leur monde”, ce monde auquel elles s'identifient et qui précisément leur barre l'accès à cet “autre monde” en deçà ou au-delà du mental. L'émerveillement de “l'autre monde” pressenti en présence d'un témoin de la sagesse peut paradoxalement prendre place à l'intérieur de mon monde, voire le nourrir en alimentant en moi le romantisme spirituel, l'idéalisme, les grandioses rêves de sagesse.

p. 162

Toutes ces apparences participaient bien de conditionnements relatifs, à moins — comme le font les intégristes de toutes les religions ou traditions — qu'on attribue une valeur absolue à telle ou telle observance et coutume, et c'est précisément là que les choses se gâtent.

p. 163

Ce qui relève du mental, c'est l'identification au conditionnement, c'est-à-dire le fait de lui attribuer une valeur absolue et universelle plutôt que relative, valeur absolue au nom de laquelle je ne suis plus en mesure d'être en communion avec l'autre dans sa différence. Cette identification aux conditionnements, manifestation notoire du mental, est à la racine de bien des violences, exclusions et autres discriminations. Ma façon de vivre est la meilleure et puisqu'elle est la meilleure, mon devoir est de vous l'imposer "pour votre bien", au besoin par la force ! Telle est la conviction sous-jacente à la colonisation par exemple, dont nous autres Occidentaux subissons aujourd'hui le retour de bâton sous la forme de l'intégrisme, notamment musulman, lequel procède en fin de compte d'une conviction exactement identique.

On peut concevoir un sage observant des usages et des règles relevant de conditionnements ; ce fut d'ailleurs le cas de la plupart des grandes figures qui font autorité, loin de ceux qui, affectant un "éveil", revendiquent un mépris des conventions. En revanche, on ne peut concevoir un sage digne de ce nom emprisonné par ces conditionnements, leur attribuant une valeur absolue, et de ce fait les plaçant au-dessus de la compassion. Un être spirituellement mûr donnera toujours la priorité à la relation.

p. 164/65

J'ajoute que si j'ai des opinions, elles n'ont naturellement rien d'extrême, tout extrémisme étant suspect ? Suspect parce que, qu'il soit de gauche, de droite, religieux ou athée, l'extrémisme participe d'une réaction émotionnelle, réaction sous l'effet de laquelle les choses sont considérées de manière simpliste, réductrice et outrancière. L'athée militant réduit tout élan religieux à une aliénation pour esprits faibles, le catholique militant réduit l'athéisme à une déviance d'esprits orgueilleux et égarés, et ainsi de suite...

Toujours est-il que mes opinions participent nécessairement, que je le veuille ou non, de certains de mes conditionnements, de mon expérience de vie, des influences auxquelles j'ai été soumis au cours de mon existence.

Ne pas les chérir veut dire les considérer comme tout à fait relatives, contingentes en quelque sorte. Si je ne les chéris pas, je suis capable, si nécessaire, de les mettre en question, voire de les abandonner s'il m'est démontré qu'elles sont erronées.

p. 167

La question est : vais-je vivre, éventuellement vieillir et finalement mourir, totalement identifié à ce monde et par conséquent incapable de communion, incapable "d'être un avec" l'autre, selon l'expression de Swamiji, inapte à accepter et

comprendre d'autres mondes que le mien ? Ne plus m'identifier à mes opinions signifie ne plus me confondre avec elles. Or si la plupart des êtres humains chérissent leurs opinions, c'est bien parce qu'ils les ressentent comme constitutives de leur identité. Ils se définissent en grande partie par leurs opinions, de concert avec leur métier, leur rang social, leur nationalité...

Pour ma part, par exemple, je me sens à maints égards très français, mais en tant que forme ! Cette forme humaine temporaire que l'on désigne par mes noms et prénoms est française.

p. 170

L'erreur est toujours essentiellement une erreur de perspective : une perspective faussée fait que l'on ne perçoit pas les choses dans leur vraie dimension et à leur vraie place. « Keep it in its own place, dit Swami Prajnanpad, laissez les choses à la place qui est la leur. » Le “mental” français place la France et ses attributs au centre et au-dessus de tout. Notons aussi au passage l'existence du “mental non dualiste” qui va mélanger les niveaux, prétendre, “au nom du Soi”, qu'être français n'a aucune importance, et ainsi, là encore, ne pas attribuer leur vraie place aux choses.

p. 170/71

Plus il y a d'émotion moins le sentiment se déploie. Tout est ressenti superficiellement, même si cette surface fait grand bruit.

p. 172/73

Vivre dans le monde plutôt que prisonnier de son monde, et au sein du monde tel qu'il est occuper son exacte place.

La première conséquence de notre stratégie de survie est donc de déformer notre vision du monde, de nous faire vivre non plus dans le monde mais dans notre monde. La stratégie de survie se situe ainsi au cœur de ce que l'on appelle l'ego et le mental. L'ego, c'est-à-dire la conviction que nous sommes fondamentalement séparés du reste du monde et le mental qui désigne la somme des élaborations intellectuelles tendant à justifier ce sens fondamental de la séparation. C'est là que le travail spirituel rencontre le domaine de la psychologie, en tout cas d'une psychologie éclairée en tant qu'étude de soi-même et de ses propres fonctionnements dans une intention de libération.

p. 179

Mais personne ne sort totalement indemne de l'enfance... Même les enfants les plus privilégiés seront exposés à un certain nombre d'expériences pour eux traumatisantes.

L'élaboration d'une stratégie de survie et l'apparition du sens de la séparation qui en résulte sont des étapes apparemment inévitables et hautement nécessaires du développement humain. Ceux qui en font l'économie finissent en général à l'H.P. Notre stratégie de survie a donc aussi une dimension très positive. Après tout, nous lui devons d'être là aujourd'hui.

Pourquoi la remettre en cause ?

Parce que, ainsi que j'y ai déjà fait allusion, notre stratégie de survie a depuis longtemps cessé d'être adaptée à notre situation présente. Comme je le dis parfois, le refuge d'hier est le trou à rat d'aujourd'hui.

p. 180/81

Quand on ne connaît pas sa faille, on en a peur et cette peur alimente le doute [...] le fameux syndrome de l'imposteur dont beaucoup sont affligés. Comment être en paix dans de telles conditions ? À ce sujet, j'aimerais citer à nouveau cette terrible formule de Swâmi Prajnânpad : « Aucune chaîne n'est plus forte que le plus faible de ses maillon. » Tout être humain qui ne connaît pas sa stratégie de survie sait en l'intime de lui-même qu'il est un château branlant, construit sur une faille qui pourrait bien, si les conditions sont réunies, se révéler et le faire s'effondrer. Le travail spirituel suppose d'en arriver à connaître sa faille et à la traverser. Ce qui est loin d'être évident.

p. 182

... de précieuses qualités qui en font un élément fiable sur lequel on peut s'appuyer. Or l'autre versant de ces qualités, dès lors qu'elles sont instrumentalisées par la stratégie de survie, c'est une forme de rigidité, une propension au jugement, à la crispation et à la fermeture quand les choses ne sont pas "bien faites", quand il y a légèreté, inattention... Ainsi qu'une tendance à "dramatiser" certaines erreurs par ailleurs bien réelles, à leur attribuer une importance excessive. Cette personne va typiquement dénoncer l'inattention générale, le laxisme, le manque de respect des espaces, la non fiabilité, toujours avec un peu trop d'insistance, une intensité en l'occurrence inutile... Cette intensité inutile est d'ailleurs un signal de la stratégie de survie à l'œuvre : dès qu'un comportement ou un positionnement, même tout à fait légitime, commence à devenir excessif, trop marqué, il y a quelque chose de suspect. Swâmi Prajnânpad utilisait à cet égard le terme *overemphasis*, littéralement « insistance exagérée ».

p. 183

Tout le travail pour cette personne va donc consister à voir et reconnaître l'autre versant de ses qualités, la réaction immédiate étant bien sûr de les revendiquer : « Mais enfin, il faudrait tout tolérer ? Je devrais ne plus voir que la légèreté et le manque de rigueur autour de moi ? » Sous-entendu : « Si je lâche là-dessus, ce sera la déroute, tout va partir en quenouille. » La même personne plus libre de sa stratégie de survie aura conservé toutes ses qualités de rigueur et de méthode, elle continuera à déceler les manques chez les autres, mais en toute tranquillité, avec compassion, sans se sentir menacée et donc obligée d'attaquer. Ce qui ne l'empêchera en rien de se positionner fermement si nécessaire. J'ajoute que sa vision des autres, de leurs défauts comme de leurs qualités sera plus ajustée, plus exacte, moins sujette, voire plus du tout sujette, aux exagérations du mental qui va exalter les qualités de l'un comme les

défauts de l'autre.

p. 184

Une stratégie de survie a priori “perdante” — la toxicomanie par exemple — est une réaction malheureuse à des chocs traumatiques. C'est la seule manière que la personne a trouvée pour se protéger et tenter de gérer sa souffrance vécue comme ingérable. Cette stratégie est évidemment “perdante” dans la mesure où, avec le temps, elle finira par aboutir à une forme ou une autre de tragédie. Pour beaucoup de personnes, c'est cependant la seule manière de ne pas couler à pic, à court terme en tout cas...

Ceux affligés d'une stratégie de survie perdante n'ont pas plus de facilité à la remettre en cause ; ils sont confrontés aux mêmes difficultés que les autres. L'identification est tout aussi forte. Il est difficile de remettre son monde en cause, même si celui-ci est douloureusement dysfonctionnel. L'identification a partie liée avec la peur. Cela est particulièrement frappant chez ceux qui souffrent de ce que j'appelle parfois « le syndrome de l'enfant blessé ». Ces personnes croient dur comme fer qu'il est très dangereux de s'ouvrir à l'amour ou à l'amitié. Elles ont la conviction qu'elles finiront inévitablement par être trahies, bafouées et abandonnées... Cette stratégie peut être qualifiée de “perdante” dans la mesure où la personne finit seule.

p. 185

Elle fera le nécessaire pour que sa conception du monde soit à nouveau vérifiée et justifiée. C'est tragique ! Lorsque cet enfant blessé commence miraculeusement à s'ouvrir, la stratégie de survie ne tarde pas à reprendre brutalement le dessus. C'est « le retour offensif de l'esprit immonde », pour citer le titre d'un passage des évangiles. A partir de là, l'enfant blessé va déployer une créativité effrénée et inconsciente pour décourager la personne qui a été assez téméraire pour chercher à entrer en relation avec lui. Il se montre généralement d'une efficacité redoutable. C'est un cas que j'ai souvent rencontré au cours de ma carrière d'instructeur et il faut être très aguerri, ce que je n'étais pas au départ, pour la déjouer. Et même très aguerri, cela s'avère parfois impossible. Il arrive que la dynamique de l'enfant blessé se révèle si puissante qu'il soit impossible de la contrecarrer de manière fructueuse.

La *sangha* en tant qu'outil de destruction du mental*

* dans sa saisie (ou crispation) “gravitationnelle”, il faut bien le préciser ici qu'il s'agit d'éroder, d'user, laminer cette tendance, cette habitude erronée ! Et ce avec toute la sollicitude que cela requiert ... [note du transcripteur]

p. 186

Le groupe ou sangha va donc jouer un rôle de miroir, à condition qu'il y ait authentiquement une sangha, c'est-à-dire non seulement un groupe, mais une vie de groupe.

Le terme de “sangha” est parfois utilisé pour désigner l'ensemble des élèves d'un

maître. Et pourquoi pas, mais il n'y a sangha, ou du moins “sangha opérante” en tant qu'instrument de la transmission, que s'il y a vécu commun, sachant que par vécu commun j'entends expériences concrètement partagées, et pas simplement le fait de fréquenter un même lieu, de se retrouver dans un même espace auprès d'un même enseignant.

Ces conditions ne sont pas forcément remplies dès lors que des personnes se trouvent en un même lieu. Des dizaines, quand ce n'est pas des centaines de personnes peuvent par exemple séjourner en même temps dans un même ashram tout en n'ayant en fin de compte que très peu de relations et de vécu en commun, mis à part le seul fait d'être là.

p. 187/86

Peu importe le projet, pourvu que les conditions de proximité, de durée et d'implication soient réunies. Il faut que les gens se frottent les uns aux autres suffisamment longtemps et dans un contexte qui les amène naturellement à révéler quelque chose d'eux-mêmes.

p. 189

Arnaud citait souvent la parole : « Ce que tu es crie si fort que je n'entends pas ce que tu dis. » Cependant, il est en pratique très délicat et souvent inopérant de “dire les choses” à quelqu'un, contrairement à ce que l'on suppose. La personne va se défendre, voire se fermer, ce qui ne pourra que compromettre la suite du travail. J'ai fréquemment entendu des gens demander à Arnaud : « Mais pourquoi ne dites-vous pas à X ou Y qu'il est mal situé sur tel ou tel point ? », ce à quoi Arnaud répondait que ce n'était pas si simple, qu'il attendait l'occasion, le moment propice, quand les conditions seraient réunies à différents niveaux.

p. 191

Il est important que la stratégie de survie d'une personne puisse être mise en lumière et remise en cause dans le secret d'une relation qui s'apparente à celle d'un confesseur et de son pénitent. Et l'impact de cette mise à nu (« Swamiji arrache les masques ») peut être aussi très fort lorsqu'elle se produit en public, l'une de nos plus grandes peurs étant précisément d'être publiquement “démasqué”. Si cela arrive et que cela se produit dans une atmosphère de bienveillance et de sécurité affective — conditions impératives, en l'absence desquelles on ne parle plus de travail mais de boucherie —, cette expérience peut revêtir une immense valeur. À ce moment peut cristalliser en nous la conviction qu'il est possible de vivre sans son masque, d'être exposé et, non seulement de survivre, mais de vivre beaucoup mieux.

p. 192/93

On ne saurait donc trop insister sur la nécessité d'un groupe particulièrement soudé et mature.

Le type de travail dont je parle n'est envisageable que dans un contexte de proximité.

Il est impossible de le mener à bien dans un environnement où il y a trop de monde, où les gens ne se connaissent pas assez et ne partagent pas suffisamment de choses ensemble. Les “conditions chimiques” ne sont alors tout simplement pas réunies... Il est nécessaire qu'il y ait une vie collective impliquante et prolongée dans le temps. Cela permet de développer une forme de fraternité qui donnera à son tour naissance à un sentiment de sécurité. À partir de là, une intimité favorable au travail devient possible.

p. 194

À bien des égards, une sangha digne de ce nom ressemble beaucoup à une famille. *J'aime à définir la sangha comme une famille fonctionnelle. Qu'est-ce qu'une famille fonctionnelle ? Non pas une famille idéale au sein de laquelle il n'y aurait jamais de problèmes, de tensions et d'incompréhensions, voire de conflits, mais une famille où les difficultés sont d'abord vues et reconnues avec lucidité, sans déni.* Puis traitées avec bienveillance au cas par cas, dans une perspective d'équité selon laquelle l'intérêt de chacun est indissociable de l'intérêt de l'ensemble. C'est une vérité fondamentale sur laquelle je reviens sans cesse : ce qui est juste pour l'un est juste pour l'ensemble, ce qui n'est pas juste pour l'un ne peut pas être juste pour l'ensemble, jamais.

p. 196/97

De fait, je ne me prétends pas spécialiste des groupes autres que spirituels. Dans ce domaine en tout cas, les seuls groupes autogérés que j'ai vu fonctionner de manière convaincante sont en réalité possibles du fait d'un long travail préalable à l'existence du groupe et effectué dans le cadre traditionnel d'une sangha fondée et encadrée par un maître. Les groupes auxquels je pense sont constitués d'élèves de très longue date d'un même maître, ayant en outre tout un vécu commun et une grande expérience du travail sur la voie. Ainsi, c'est la maturité de chaque membre, leur capacité à se mettre au service d'une intention partagée ajoutées à leur vécu commun et à la profondeur de leur engagement qui rendent possible la réussite du groupe. Je dirais donc que, oui, un groupe peut être autogéré, mais cela ne s'improvise pas et exige une maturité qui est en soi le résultat d'un long travail mené dans le cadre traditionnel.

p. 197/98

Cette conception peut de prime abord être perçue comme quelque peu infantilisante : les responsables de la sangha envisagés comme “parents” de membres envisagés comme “enfants”. Elle est perçue comme infantilisante dès lors que l'on mélange tout au nom d'un fantasme égalitaire qui participe d'un nivellement. Voir à ce sujet tout ce que nous avons abordé à propos du maître et de l'autorité spirituelle. Si l'on poursuit le parallèle avec la famille, parents et enfants sont intrinsèquement égaux. Les enfants ont des droits, ce ne sont pas des “sujets” soumis à l'autorité de privilégiés qui seraient les parents. Quiconque a tant bien que mal fait son possible pour être parent en conscience sait par expérience que ce rôle consiste avant tout à donner et non à

recevoir. Par contre, tant que les enfants sont des enfants, les adultes sont bien les parents, à ce titre appelés à poser le cadre, à le maintenir et, au final, à décider. Les amis spirituels de la sangha ne sont pas “supérieurs” aux élèves, mais ils sont censés être plus avancés sur la voie, être porteur d'une perspective, d'une vision et de moyens dont ne disposent pas encore les élèves. Sinon, à quoi bon s'adresser à eux ? Là encore, je renvoie le lecteur aux propos tenus sur l'autorité spirituelle. Les enseignants posent donc le cadre qui va régir la vie de la sangha et ont charge de le maintenir, ce qui inclut d'ailleurs le fait de le faire évoluer au rythme de la maturation de la sangha, encore et toujours dans l'intérêt de l'ensemble.

p. 198/99

Le travail de l'enseignant est donc d'utiliser la matière fournie par la vie partagée, et pas seulement. Il s'agit aussi de témoigner au quotidien, pas tant en paroles qu'en manière d'être. C'est ce que j'appelle le phénomène d'imprégnation. *Les amis spirituels ne transmettent pas uniquement par la parole, à travers des moments formels, entretiens, réunions, mais aussi et parfois surtout par leur façon de vivre et d'exercer leur autorité, on pourrait même dire, n'ayons pas peur des mots, leur pouvoir, au quotidien.*

p. 201

La place “des vieux et des jeunes” au sein de la sangha

J'insiste sur le lien à durée indéterminée, lequel inclut la possibilité de mûrir et de vieillir ensemble, tout à fait. Dans cette société où les liens communautaires et familiaux sont de plus en plus distendus, l'idée que des personnes puissent rester en relation pendant des décennies et aborder ensemble la dernière partie de l'existence m'apparaît comme un projet sacré et passionnant.

La place des “anciens” dans une communauté est non seulement importante mais structurante.

La présence des jeunes est également importante, ainsi que celle des enfants. Je suis convaincu que quelque chose de positif s'imprègne en eux dans la proximité d'un groupe d'adultes unis par des liens profonds et une intention positive. Et puis il y a les jeunes adultes, ceux qui viennent à la voie de leur propre chef en tant qu'élèves et dont la présence est promesse d'avenir. Elle nous rappelle que si nous suivons la voie, ce n'est pas seulement pour nous mais pour ceux qui viennent après nous.

p. 202

Ce qui va témoigner au plus haut point de la qualité d'éveil d'un être, c'est dans quelle mesure il va pouvoir ressusciter, revivifier complètement la tradition au sein de laquelle il vit et qui imprègne les êtres à qui il s'adresse.

Yvan Amar, dans « L'Effort et la Grâce »

p. 203

Les activités de transmission auxquelles je me consacre ne font pas, pour la plupart,

l'objet d'une tarification mais d'une donation libre. Les personnes sont invitées à faire une donation qu'elles estiment selon leurs moyens et leur ressenti de ce qu'elles reçoivent. Là aussi, à ma modeste mesure, je me situe dans la lignée de mon maître. À mes yeux, il est important qu'une activité de cet ordre se soumette au principe de la donation. Les donations plus importantes compensent les donations faibles, voire très faibles, ma conviction étant que l'activité demeurera financièrement viable tant qu'elle sera justifiée. Pour ce qui est de mon statut, il est celui d'un indépendant habilité à percevoir des honoraires, fussent-ils sous forme de donations.

Le cadre juridique est donc clair. Reste que ma situation entraîne une relation financière avec mes élèves. Ce qui n'est ni gênant ni contraignant et ne fausse en rien la relation, dès lors que tout est clair, et le cadre posé.

Oui, je suis de fait financièrement dépendant de mes élèves... ni plus ni moins qu'un thérapeute de ses clients...

p. 205

On pourrait imaginer que cette situation m'amène à voir mes élèves comme des "clients" qu'il me faudrait chercher à garder, donc à satisfaire...

Je comprends bien ce type d'objections, mais en pratique cela ne se passe pas ainsi. En premier lieu, je ne suis pas en recherche de "clients" : je ne fais aucune publicité et n'ai pas de site internet.

[...]

Le contexte de notre relation n'est donc pas comparable à celui de la relation d'un animateur de séminaires avec les participants. La relation financière entre nous est très claire et j'ose affirmer qu'elle n'influe en rien sur ma manière de transmettre. Si je sens qu'il m'est demandé dans le cadre de ma fonction de momentanément déplaire à quelqu'un, d'encourir son "désamour", les considérations financières n'entrent pas en ligne de compte. Pas plus qu'elle n'entrent en jeu dans "l'offre" que nous proposons. La dimension familiale et confidentielle, l'absence d'une grosse structure qu'il faudrait maintenir nous épargnent quantité de contraintes. Tout est en vérité très simple. Nous avons une relation de confiance, les élèves ont le sentiment de recevoir et trouvent donc normal de donner de différentes manières, y compris financièrement dans de justes proportions. C'est une relation intègre de part et d'autre qui, dans l'esprit de cette voie, prend en compte les réalités socio-économiques. Quant aux nouveaux arrivants, ils ont tout loisir d'observer, de se faire une idée, de poser des questions sur ce point s'ils en ont. Et s'ils ne sont pas convaincus, ils s'en vont. C'est très simple et à mon avis très sain.

p. 206

Sur ce point, comme sur tant d'autres, j'ai beaucoup appris de mon maître. Arnaud avait une relation claire et saine à l'argent. Il tenait beaucoup à ce que, à Hauteville, les "permanents", qui avaient pour la plupart charge de famille et de toute façon n'étaient pas des moines, soient salariés et socialement intégrés. Tout cela à partir de donations ! Ce qui est quand même exceptionnel et loin de tant de situations bancales

où des permanents dans des lieux voués à la spiritualité donnent sans compter sur la base d'un bénévolat plus ou moins clair. Non que le bénévolat ne soit pas aussi une belle chose, mais à condition de ne pas amener la personne à la difficulté et à l'aigreur. Je crois que de ce point de vue là il n'y a pas de milieu : soit on est moine et donc pris en charge sur tous les plans par le monastère (lequel d'ailleurs vit en partie de donations, reçoit les héritages des moines, etc.), sans donc avoir besoin de se préoccuper des questions financières, soit on est "dans le monde", auquel cas s'assumer selon ses besoins et être en règle avec la société est une nécessité.

p. 208

Tout disciple mûr sur la voie n'a pas nécessairement, et heureusement, vocation de transmettre, en tout cas de manière formelle.

Pour expliquer ce que peut être notre "nature propre", Arnaud racontait souvent que Swamiji lui avait dit un jour qu'il savait faire des films parce qu'il avait « l'être d'un cameraman ». Bien sûr, il ne s'agit pas de "l'être" au sens métaphysique, mais de ce que l'Inde appelle le svadharma, l'activité ou la fonction qui correspond à nos tendances profondes.

p. 209

Ce qu'un instructeur authentique transmet ne vient jamais de lui-même mais de beaucoup plus profond, d'un courant impersonnel et intemporel. Bien sûr, ce courant va se transmettre à travers la forme humaine de l'instructeur. Ses capacités spécifiques, ses dons éventuels vont naturellement être mis à contribution au service de la transmission. Mais la qualité de la transmission ne peut pas reposer sur les dons de l'instructeur. Tout au plus les utilise-t-elle à son profit.

p. 212

Traditionnellement, il est admis qu'un instructeur digne de ce nom doit être libre des "grands domaines" qui mènent le monde mécanique : pouvoir, sexe, argent, gloire... Au mieux, totalement libre, en tout cas pas ou peu contraint par ces forces. Ce n'est pas rien et cela me paraît de fait une qualification nécessaire, encore plus dès lors que l'instructeur en question exerce selon ses propres modalités.

Cette intégrité qui procède d'une liberté est encore plus nécessaire lorsque l'instructeur, comme c'est mon cas, transmet au sein d'un cadre et selon des modalités qu'il a lui-même fixées, même si, en tant que moi-même membre d'une sangha, en lien avec d'autres élèves et transmetteurs, je peux bénéficier d'une aide, d'un recadrage éventuel.

Mais ma position de responsable au jour le jour d'une petite communauté d'élèves, qui en pratique s'en réfèrent à moi, pourrait en elle-même s'avérer fort périlleuse. Je mesure chaque jour le poids de ma responsabilité, le poids de mes paroles, de mes attitudes, de mes actes.

En tant qu'instructeur je suis de fait détenteur d'un pouvoir, celui que me donnent les personnes venues à moi. Qui plus est venues non pour moi mais pour ce dont je suis

conducteur. De ce fait, il est de ma responsabilité d'exercer ce pouvoir au service de l'ensemble et donc de chacun, avec intégrité.

p. 213

Il ne s'agit pas d'être parfait, mais d'être et de demeurer intègre. Je ne me prétends heureusement ni parfait ni infaillible, je ne me considère pas à l'abri de l'erreur et j'ose croire que je me remets en question dans ma manière d'exercer ma fonction. Un instructeur peut faire de temps à autre une erreur, manquer d'habileté... tout en demeurant parfaitement intègre. Un aspect de cette intégrité, c'est, s'il y a erreur, que cette erreur soit le plus tôt possible vue, reconnue, et dans la mesure du possible rectifiée. *Un instructeur intègre n'a pas d'image à protéger, y compris vis-à-vis de lui-même.* S'il a fait une erreur, il a fait une erreur et, au risque de sonner comme un *néo-vedantin*, je dirais qu'il n'y a personne à qui cela pose problème d'avoir fait une erreur. Pas d'idéal à maintenir, de masque à préserver. C'est tellement simple. Par contre, on ne peut pas transiger avec l'intégrité.

[...]

Être "chargé d'âmes", dépositaire de la confiance spirituelle et humaine d'un certain nombre de personnes est une grave responsabilité avec laquelle on ne joue pas impunément.

Les scandales dans ce domaine montrent les méfaits d'une transmission prématurée, de l'éveil autoproclamé, de l'absence de garde-fous, d'institutions qui ne fonctionnent plus en tant que telles, plus préoccupées de se protéger elles-mêmes que de protéger leurs membres... C'est affligeant et c'est comme ça. Cela donne certainement à réfléchir.

L'instructeur n'existe qu'en tant que réponse. Réponse à une demande, formulée explicitement ou non, réponse à ce qui est demandé par la vie, donc par chaque situation unique. Or, l'ego ne se préoccupe pas de répondre. Il entend faire ce dont il a envie, ce qu'il veut lui, indépendamment de ce qui est objectivement demandé par l'ensemble. En pratique *il y a manque d'intégrité, plus ou moins grave bien sûr, chaque fois que c'est l'ego ...*

p. 214

... tout être humain a des limites, des points faibles, pas en tant que faiblesses morales mais en tant qu'inaptitudes ou traces de conditionnements anciens. Je peux dans une certaine mesure tenter de corriger mes propres défauts. Cependant, cette amélioration sera toujours partielle, et l'essentiel réside en fin de compte dans ma relation à mes propres défauts. Si je les assume sans les minimiser ni en faire un drame, je témoigne dans les faits de ce que peut être une relation saine, non idéale, à sa propre humanité. Et ainsi, quelque chose de cette relation saine est transmis à mes élèves s'ils se donnent la peine de m'observer. Ils comprennent qu'il ne s'agit pas d'être parfait mais d'être à l'aise.

Donc, oui, quelque chose se transmet aussi à travers les défauts de l'instructeur.

p. 215

De l'importance du maître et de la lignée pour la transmission

[...] Pour-quoi faudrait-il passer par une lignée, un maître, alors que nous sommes vivants ?

Cette objection relève d'une confusion entre l'absolu et le relatif, un peu comme si on confondait physique quantique et physique classique.

[...] oui, il s'agit bien d'être branché sur la vie, le courant infini de la vie qui n'appartient à personne. Mais dans le monde des formes, dont nous relevons, une forme doit a priori être branchée via une autre forme. Mon ordinateur est branché sur une prise qui elle-même est connectée au réseau, etc. Sinon, nada ! Fantasmer un "branchement" hors formes procède donc, me semble-t-il, une absurdité métaphysique. C'est comme imaginer un ordinateur fonctionnant en autonomie éternelle, sur une batterie qui se rechargerait d'elle-même... Bien sûr, c'est tentant. *Il est toujours tentant pour l'ego d'éviter la relation, de prétendre à une connexion directe et sans intermédiaire.*

p. 216

Le grand piège, potentiellement mortel, pour le transmetteur spirituel, c'est d'être inconsciemment mû par la demande de reconnaissance, auquel cas, comme l'exprime bien Daniel Morin, la transmission sert avant tout à « valider un moi enseignant ». Il convient de veiller à ne jamais rien s'attribuer, à toujours tout remettre au Plus Grand, au maître, à la lignée, réussites comme échecs. C'est un vrai et constant piège, du moins tant que l'instructeur ne fonctionne pas spontanément et instant après instant à partir d'un tout autre niveau.

Le fait d'avoir eu une certaine vie professionnelle, sociale, amoureuse, de s'être senti reconnu, d'avoir en quelque sorte un peu « fait ses preuves dans le monde », peut avoir une importance. Il est en tout cas crucial que la fonction d'instructeur ne procède pas essentiellement d'une compensation, ne constitue pas l'unique possibilité de me sentir validé, important.

p. 222

Bien sûr, il se trouve des orthodoxes prajñânpadiens (dont la quasi-totalité n'ont pas connu Swâmi Prajñânpad) pour dénoncer je ne sais quelle dérive religieuse d'Arnaud... En vérité, je crois que l'orthodoxie "à la lettre" est un aspect de ce qu'on pourrait appeler le mental spirituel. Ce mental n'est jamais loin et a la mémoire courte, ou en tout cas sélective. Comme toutes les crispations, il participe de la peur, une peur qui se légitime au nom de l'orthodoxie.

Transmission et succession

Voilà bien une question délicate sur laquelle butent et parfois, hélas, se fracassent certaines écoles spirituelles.

Certains maîtres ne préparent pas leur succession et laissent leurs disciples se débrouiller entre eux, à charge pour ces derniers de parvenir à s'entendre. D'autres prennent soin de désigner de leur vivant un "successeur" officiel. Enfin, certaines voies, notamment celles insérées au sein d'une religion institutionnalisée, incluent des

processus élaborés en vue que la lignée se poursuive. C'est notamment le cas du bouddhisme tibétain. Dans un monastère chrétien, les moines élisent leur nouvel abbé. Bien sûr, il est important qu'une lignée spirituelle se perpétue, avec les risques et pièges inhérents à tout ce qui touche au pouvoir et à sa transmission.

Je dirais que quel que soit le dispositif adopté, ou son absence, il va toujours y avoir au sein d'une école spirituelle authentique quelques disciples dont la maturité sera reconnue, sinon par tous, du moins par la plupart. Cela suppose cependant que l'école spirituelle ait duré suffisamment longtemps, que le maître ait eu le temps d'amener au moins quelques élèves à un certain degré de maturation.

p. 224

S'efforcer non seulement de rester en lien avec ses frères et sœurs sur la voie, mais d'approfondir ce lien pour le service de l'ensemble est de mon point de vue une responsabilité sacrée, une obligation de conscience du disciple envers son maître.

C'est un immense bénéfice pour l'ensemble d'une communauté spirituelle quand les "héritiers" collaborent harmonieusement et témoignent d'une relation fraternelle, en dépit des différences, des conflits passagers et malentendus possibles. Inversement, c'est un déchirement fort dommageable et une situation d'une profonde tristesse quand les élèves proches du maître s'avèrent durablement incapables de s'entendre.

À chaque communauté de tirer son épingle du jeu le moment venu.

Sans prétendre faire le tour de cette épineuse question, je partagerai encore deux points :

Le premier, c'est que je ne crois pas que l'on puisse "succéder" à un maître ou même d'ailleurs à un instructeur si l'on entend par succession une continuité selon les mêmes modalités. Le principe : « Le roi est mort, vive le roi », a fonctionné quelques siècles pour les rois de France ou d'ailleurs, mais je ne crois pas que cela s'applique tel quel à une lignée spirituelle, sauf dans le cas de religions institutionnalisées avec des fonctions très codifiées. Le risque, c'est de vouloir se rassurer en se persuadant que tout pourrait se perpétuer, continuer "comme avant", autrement dit nier la loi du changement. Or en matière de transmission spirituelle, il ne peut jamais s'agir de perpétuer une institution, un lieu, une tradition, des usages, mais de continuer à faire vivre une lignée et son esprit, ce qui n'est pas la même chose.

p. 226

Swâmi Prajnânpad a vécu et enseigné, quoique d'ailleurs dans un style fort différent, dans l'ashram de son propre maître ; mais après le décès de Swamiji, l'ashram en question est demeuré vide, plus ou moins à l'abandon. Quelque chose de l'esprit de cet ashram s'est poursuivi, sous une autre forme, à des milliers de kilomètres de là, en France, sous une forme qui elle-même n'a cessé d'évoluer, du Bost à Hauteville en passant par Font d'Isière. Yvan Amar n'enseignait pas du tout, autant que je puisse en juger, comme son gourou Chandra Swami. J'ai dit qu'il s'agissait avant tout de faire vivre une lignée et son esprit : or, ce qui est vivant, par définition, se transforme. Ce qui n'exclut pas qu'il puisse être juste et heureux de perpétuer un lieu, lequel, de toute

façon, devra évoluer, se transformer, sous peine de n'être plus qu'un musée, un lieu de pèlerinage où l'on vient davantage pour ce qui a été que pour ce qui est. Attention donc à la tentation de vouloir continuer comme du vivant du maître en se réfugiant derrière des “il a dit que”, “ il voulait que, ne voulait pas que”... Toute transmission vivante va innover, oser, créer, en fidélité profonde et en liberté.

p. 227

Si je suis “bien situé”, dans une relation saine et lucide à moi-même et à l'ensemble, la maturation significative de mon frère ou de ma sœur sur la voie m'est un encouragement, un aiguillon, une nourriture. Par contre, si je me trouve encore soumis aux démons de la comparaison, de la compétition et autres déclinaisons de la “maladie du moi”, et surtout si cette maladie n'est pas pleinement conscientisée, le déploiement de l'autre me renvoie douloureusement à mon propre manque. Douleur susceptible d'engendrer quantités de “projections” négatives comme autant de cache-misères intimes.

Or la perspective spirituelle ne peut être qu'intrinsèquement généreuse — générosité n'étant pas synonyme de naïveté. Une communauté saine intègre la possibilité que ses membres puissent grandir et se déployer, tant qu'ils le font harmonieusement et en fidélité, fidélité n'étant jamais reproduction et imitation.

p. 230

Imaginons que les restaurants gastronomiques français ferment les uns après les autres et que cet art vienne à disparaître sous sa forme la plus aboutie : on en viendrait, une ou deux générations après, à tenir pour gastronomiques des restaurants ne dépassant pas le niveau d'une honnête brasserie.

Ce que je veux dire, c'est que les normes et critères d'appréciation de la “sagesse” semblent bien avoir régressé... « Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois », en quelque sorte.

Si j'en reviens à mon anecdote, l'important était avant tout que mes invités se régalaient, c'est pourquoi je me suis bien gardé de leur faire un sermon sur « l'authentique gastronomie française ». Il ne s'agit pas, au nom d'une approche critique et d'une certaine culture, de ne plus rien aborder de manière innocente. Ce qui m'a gêné, ce n'était pas en soi ce que j'ai goûté dans mon assiette, qui était tout à fait correct. C'était la présentation, l'usurpation par cet établissement d'un statut qui n'était pas le sien, autrement dit la prétention.

Appliqué aux “éveillés”, cela donne qu' il faut être soit très “gonflé”, soit un peu inconscient et sans grands repères, autrement dit ignorant, pour se réclamer soi-même de la plus haute réalisation. Si un enseignant nous inspire le temps d'une soirée ou d'un week-end, parfait ! Ce qui est gênant, ce n'est pas le témoignage en lui-même, qui peut parfois être d'une certaine qualité, mais ce qu'il prétend être, ouvertement ou, souvent, implicitement. Or le seul emploi du terme “éveil”, associé à d'autres termes comme “liberté”, “désidentification” et autres, a, qu'on le veuille ou non, certaines implications, tout comme l'emploi du terme “gastronomie”, à moins de vider ces

termes de leur sens originel.

p.p. 238/39

« Si vous cherchez l'éveil, allez voir ailleurs ; et au fait, grandissez un peu »...

La "réalisation" ou "libération" au sens traditionnel du terme est sans doute la plus haute possibilité de l'être humain ; mais c'est tout autre chose que "l'éveil" dont il est tant question. De toute façon, et pour parler comme les néo-védantins, personne n'est éveillé. L'éveil est un non événement qui n'advient à personne et nulle part.

Le but pour moi n'est certainement pas d'atteindre je ne sais quel état ou non-état. Qui d'ailleurs voudrait atteindre quoi, et pour quoi, pour qui ? Pour être reconnu et célébré comme ayant atteint cet état ? Pour jouir à jamais de je ne sais quelle niche béatifique comme d'autres vont vivre dans des paradis fiscaux ensoleillés ? Non, le but c'est, encore une fois, d'émerger de l'égoïsme au sens non seulement courant mais technique du terme, de la centration sur ce mécanisme qu'on appelle ego et que notre illusion place au centre de tout.

Il ne s'agit pas de tuer l'ego mais de le remettre à sa place, laquelle n'est pas au centre mais en tant qu'un élément de l'ensemble, ni plus ni moins. Le but, c'est de ne plus fonctionner à partir de l'ego mais à partir du Tout, de l'ensemble qui inclut "mon ego", ou plus exactement ma personne dépouillée de l'identification chronique à ce complexe de peurs, désirs, conditionnements qu'on nomme ego.

p. 245

Une formule de Swâmi Prajnânpad le résume magnifiquement : « Moi seulement, moi et les autres, les autres et moi, les autres seulement. » "Les autres seulement", ce n'est pas — comme on pourrait le comprendre dans une interprétation névrotique — un état où je ne tiens plus aucun compte de la personne que je suis, avec ses besoins et ses limites, un état où je me sacrifierais constamment "pour les autres". C'est une disposition dans laquelle « je est un autre parmi les autres ». Même si c'est nécessairement à partir de ce "je" que j'appréhende la réalité, mais sans ressentir ce "je" ou "moi" comme un pseudo absolu. Les autres seulement, c'est tous les autres, seulement les autres, autres parmi lesquels il y a moi. Je tiens compte de moi en tant qu'élément du tout et non comme "centre" qui primerait automatiquement. En tant qu'être humain, j'assiste et participe à un processus appelé "vie" dont je ne suis pas le centre mais un élément passager.

p. 246

Émerger de l'égoïsme, c'est en pratique l'avènement de la compassion. Je donnerais toutes les expériences d'éveil pour un moment de compassion vraie et pure. Pour moi le sens, l'unique sens de la vie, c'est l'avènement de l'amour ici et maintenant. Ici et maintenant au sein de cette existence avec ses difficultés, sa cruauté, parfois ses tragédies... L'absurde, le "mal", c'est l'absence de l'amour ; point ! Si je rencontre un être humain à qui on prête quelque accomplissement spirituel, je ne regarde pas sa posture d'éveil, son calme, mais la manière dont il entre en relation

avec lui-même et les autres. Je me souviens m'être trouvé il y a des années dans les coulisses d'un colloque à côté d'un enseignant tibétain de grand renom* dont on dénonce aujourd'hui, hélas probablement à juste titre, la corruption et la dépravation. La manière dont il avait demandé quelque chose à son assistant m'avait fait lever de sérieux doutes quant à son "éveil", et c'était il y a trente ans, dans un contact de quelques minutes... Non, la seule chose qui vaille aujourd'hui à mes yeux, c'est de contribuer à sa place à la guérison de ce monde où la souffrance règne, et qui est pourtant si merveilleux par ailleurs.

* dans le contexte décrit il nous est aisé de savoir de qui il s'agit ! [note du transcripteur], nous avons aussi approché le personnage à cette époque qui était dans l'entourage du D.-L. et de Kyabjé Dilgo Khyentsé (d'authentiques maîtres eux) dans les années 90 ; c'était un poseur qui essayait "de faire illusion" ...

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/occitanie/herault/herault-temple-bouddhiste-lerab-ling-roqueredonde-sa-communauté-perquisitionnées-1546754.html>

<https://www.midilibre.fr/2017/12/09/centre-bouddhiste-lerab-ling-de-lodeve-la-parole-se-libere,1600455.php>

<https://openbuddhism.org/a-false-narrative/?fbclid=IwAR2gC3DHNpGmCfwWtTWwDQk5zvezu-wgm85A3KRV9bXcKtUUym-nO7AFNng>

<https://openbuddhism.org/a-false-narrative/?fbclid=IwAR2gC3DHNpGmCfwWtTWwDQk5zvezu-wgm85A3KRV9bXcKtUUym-nO7AFNng>

p. 247

On peut l'exprimer de bien des manières, mais il s'agit toujours d'un processus d'accession à la conscience par définition responsable, et de ce fait apte à aimer. J'irais même jusqu'à dire que si être responsable veut dire être à même de répondre à ce que demande l'ensemble, alors la responsabilité n'est qu'un autre nom de l'amour. Être responsable c'est être en mesure d'aimer.

Quant à la fameuse "folle sagesse", seul peut s'en réclamer ou surtout la vivre celui qui, même "fou" selon les critères du monde, est en vérité sage. Bien des soi-disant adeptes de la "folle sagesse" se conduisent en effet comme des fous mais n'en sont pas pour autant sages. Il faut au final juger l'arbre à ses fruits.

p. 248

Quelques rares témoins de la "folle sagesse" au comportement qui pouvait parfois poser question ont laissé des disciples et héritiers de grande qualité, souvent sobres et même austères, d'une profonde humanité et qui n'imitent en rien leur maître. Certaines personnes ont vécu auprès de ces maîtres des choses qui pourraient être vues comme insensées, mais en ont émergé saines d'esprit et rayonnantes. Et nombre de ceux qui se sont réclamés de la "folle sagesse" ont fait bien des dégâts...

p. 249

L'ego n'est pas juste une erreur métaphysique. *C'est aussi une souffrance, la cristallisation de ce que l'on peut appeler notre stratégie de survie fondamentale.*

Vouloir tout miser sur la dissipation de l'erreur métaphysique sans tenir compte de ce noyau est un piège majeur. Cela peut conduire à refouler la souffrance à grandes goulées de transcendance et de pseudo non séparation. C'est de cette erreur majeure que découlent tous les abus qui, hélas, se font de plus en plus courants dans la sphère dite spirituelle.

L'une des principales causes d'abus dans le domaine spirituel, c'est tout simplement l'immaturité psychique et donc humaine. Un enseignant chargé de la force de son expérience "d'éveil" se retrouve, alors qu'il n'a pas la bouteille pour ça, dans une position d'autorité. Les gens l'admirent, sont prêts à tout pour être proches de lui, alors même qu'ils peuvent tenir un discours récusant toute forme d'autorité. Tôt ou tard, il ou elle finit par "s'y croire", "pète les plombs" comme on dit, de la même manière qu'une rock star ou un gagnant du loto. Rien que de très banal, mais une exploration bien menée de leur propre psychisme et un entourage non complaisant n'auraient pas été superflus et auraient sans doute épargné bien des souffrances, à ceux qui leur ont accordé leur confiance comme à eux-mêmes. Il faut être solide et aguerris pour gérer les projections, positives comme négatives, assumer le pouvoir, le poids de sa propre parole...

p. 250

Il se peut que dans toute cette prétention à l'éveil, il y ait beaucoup d'arrogance qui s'ignore ; l'humilité est à la fois si simple et si difficile... C'est une qualité méconnue et mal appréhendée. *Nous baignons dans la posture d'humilité, l'humilité spirituellement correcte, l'affectation psychologique de l'humilité. Or, l'humilité est un positionnement technique, une forme accomplie de la vision de ce qui est, au final une simple justesse de perspective.* Avec la compassion, l'humilité m'apparaît comme le point de visée, une qualité spirituelle hautement désirable par laquelle nous nous voyons nous-même à notre exacte place dans l'échelle du Tout. Cette place est, paradoxalement, à la fois insignifiante et suprêmement importante. J'apprécie beaucoup l'insistance des saints chrétiens sur leur propre « misère » — pourvu qu'elle ne soit pas récupérée de façon névrotique et morbide. Un saint, c'est typiquement quelqu'un qui tout en contemplant au quotidien l'étendue de son impuissance, celle de la condition humaine, s'évertue jour après jour à contribuer à la guérison du monde. A la fois je ne peux rien ou pas grand-chose et en même temps tout repose ici et maintenant sur ma manière de relever ou pas le défi de la vie.

p. 252

À mes yeux, *la transmission spirituelle, qu'elle se fasse en tête-à-tête ou pour un groupe restreint, participe toujours d'une démarche privée.* Voilà longtemps que je ne donne plus de stages ou séminaires publics.

p. 254

Pour conclure, il me semble important d'établir une distinction très claire entre expression publique, y compris spirituelle, et transmission. Je me souviens souvent de

la parole de Swamiji à Arnaud : « *Don't make it cheap*, “ne le rendez pas bon marché”. » Ma conviction est que la transmission ne peut pas, sauf à se dégrader, être bon marché. Elle est par essence appelée à demeurer confidentielle, non publique. Ce qui n'empêche pas que des propos publics, par exemple le présent ouvrage, puissent transmettre quelque chose d'ordre général sans se départir d'une certaine exigence.

p. 259

Cela dit, la voie, “ce n'est pas une plaisanterie”, affirmait Swâmi Prajnânpad, variante du “c'est pas du gâteau” selon le truculent Senseï Deshimaru.

En effet, la voie n'est pas une petite affaire, un passe-temps, un intérêt parmi d'autres. Ce n'est certainement pas une médecine douce ; plutôt un remède de cheval qui agit pourtant lentement et qu'il convient de prendre toute sa vie sans garantie de guérison spectaculaire.

Voilà qui n'est pas très attirant, et cependant... !

p. 260

« Une boussole dans le brouillard », Gilles Farcet - Éditions du Relié © 2019